

# relations

MONTREAL

JANVIER 1977

VOL. 37 No 422

PRIX: 75¢

## TIERS MONDE: AUTONOMIE et COLLABORATION

par Ernst Verdieu

## Journal d'un prêtre ouvrier

par Jean-Paul Labelle

## CRISE DES VALEURS AU QUÉBEC?

par Irénée Desrochers

## Eglise québécoise et cinéma: pour de nouvelles approches

par Yves Lever

## LES FEMMES et l'AFÉAS

par Solange Gervais

“Le Juge et l'Assassin” – “Pygmalion” –  
“Le Déroulement”

# relations

revue du mois publiée sous la responsabilité  
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

**Directeur:** Irénée Desrochers

**Conseil de Direction:** Bernard Carrière, Jean-Louis D'Aragon, Jean-Guy Saint-Arnaud, Jacques Saint-Aubin.

**Comité de Rédaction:** Jacques Chênevert, Irénée Desrochers, Marcel Marcotte, secrétaire

**Administration:** Maurice Ruest

**Rédaction, Administration et Abonnements:**  
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal - H2P 2L9  
tél.: 387-2541.

**Publicité:** Liliane Saddik, 1700, rue Allard, Ville Brossard.  
Téléphone 678-1209.

M. Jean-Robert Gendron est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.

numéro 422  
janvier 1977

## SOMMAIRE

### Québec et Tiers Monde

Autonomie collective et collaboration Ernst Verdieu 3

### Prêtre ouvrier

Un Jésuite en usine J.-P. Labelle 7

### Réflexions à poursuivre

Y a-t-il une crise des valeurs au Québec?  
Irénée Desrochers 11

Propos du Professeur Fourastié sur la condition humaine R. Arès 15

### Cinéma et action pastorale

Eglise québécoise et Cinéma, pour de nouvelles approches Yves Lever 18

### Les Femmes et l'action

L'Association Féminine d'Éducation et d'Action Sociale Solange Gervais 24

### Chroniques

CINÉMA: "Le Juge et l'Assassin" de Tavernier  
Jean-René Ethier 26

THEATRE: "Pygmalion": le TNM fête ses 25 ans  
G.-H. d'Auteuil 29

LITTÉRATURE: Inventer une nouvelle race:  
*Le Déroulement* de Wilfrid Lemoine Gabrielle Poulin 30

*Relations* est une publication des Éditions Bellarmin.  
**Prix de l'abonnement: \$8 par année. Le numéro: 75¢**

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec* (RADAR) de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'*Index analytique de périodiques de langue française* (PERIODEX), dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

## Les élites politiques les bas salariés et la politique du logement à Hull

par Caroline Andrew, André Blais et  
Rachel Des Rosiers  
15 x 23 cm., 280 pages. - Prix: \$6.75

## Critique épistémologique de l'analyse systémique de David Easton

par Denis Monière  
15 x 23 cm., 254 pages. - Prix: \$9.00

## La syntaxe narrative des tragédies de Corneille

15 x 23 cm., 172 pages. Prix: \$6.00

## Jurivoc

## Lexicographie, bilinguisme juridique et ordinateur

par Viateur Bergeron et David C. Burke  
15 x 23 cm., 352 pages. - Prix: \$12.50

En vente chez votre librairie et aux:

**Editions de l'Université d'Ottawa**  
65, avenue Haste  
Ottawa, Ont.  
K1N 6N5

## DE NOUVEAU DISPONIBLES

### RECONNAÎTRE L'ESPRIT

par Jacques Custeau et Robert Michel  
\$1.95 (par la poste \$2.50)

### EUCHARISTIES

(édition revue et corrigée)

par André Myre  
\$4.95 (par la poste \$5.50)

Nous assumons les frais de port  
sur toute commande payée  
d'avance

Aux

## ÉDITIONS BELLARMIN

8100, Boul. St-Laurent  
Montréal  
H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541

# AUTONOMIE COLLECTIVE et COLLABORATION

par Ernst VERDIEU\*

## Québec et Tiers Monde

Le Québec est loin de faire partie du Tiers Monde: son équipement industriel, son produit national brut par tête, etc... ne permettent pas une telle assimilation fantaisiste. Cependant il existe plusieurs points de solidarité, sinon de convergence au moins conjoncturelle. Nous avons assisté en 1976 au point de départ de certaines orientations politiques de la part du Tiers Monde et du Québec qui ne sont pas sans ressemblance, même si on ne saurait les considérer comme identiques.

Partons du Québec, plus accessible pour nos lecteurs. Une des dernières affirmations des dirigeants du Parti Québécois nous guidera. On a dit que le mot "séparation" était rayé du vocabulaire; on propose une nouvelle association. Il s'agit, en fait, d'un mouvement dialecti-

\* Sociologue, responsable du Service de Recherche au "Centre d'Etude et de Coopération Internationale" (C.E.C.I.). Ses derniers articles dans la revue (voir *Relations*, avril et juillet-août, 1976) ont présenté des réflexions sur la responsabilité du Canada devant le "Nouvel Ordre Economique International" et le problème de la faim dans le monde.

que, dont la portée échappe à plusieurs et sur lequel nous reviendrons. Le Parti Québécois ne propose pas la séparation pour elle-même. Quand on chante les vertus chrétiennes d'un fédéralisme bilingue et multiculturel, il serait sans doute prêt à y souscrire. On ne se bat pas contre l'idée du fédéralisme en soi, mais contre les conditions de sa réalisation. Dans le concret, malgré l'égalité de principe, l'égalité de fait n'existe pas; et - c'est là le point majeur de divergence - on pense qu'elle ne PEUT PAS exister dans le contexte actuel. Pour réaliser le même principe de base que défend le fédéralisme, soit une association entre égaux et également profitable pour tous, on propose un double mouvement apparemment contradictoire, mais en fait convergent: la séparation et l'association. La séparation permettra de récupérer son identité (sans elle, on ne peut s'allier à une personne, on ne peut que s'alliéner), puis l'association permettra de retrouver un *partnership*, mais cette fois défini d'égal à égal; où les droits de la partie minoritaire ne seront pas reconnus par pure générosité, comme une sorte de concession, mais à partir d'une négociation où le maître-mot sera "l'interdépendance", autrement dit, des intérêts vraiment *mutuels*.

Nous ne disons pas ici si ce nouveau type de démarche a plus de chance de réussir que le premier. Nous nous contenterons pour l'instant de faire un parallèle avec les démarches du Tiers Monde.

Le Tiers Monde a inauguré en 1976 un long et difficile processus

dit "d'autonomie collective", et dont on ne saurait dire s'il pourra aboutir ou non. Les structures ne sont certes pas, comme pour le Canada, celles d'un pays déjà unifié et pour lequel il faut trouver une nouvelle forme d'unité, mais, au contraire, d'une multitude de pays divers et donc de partenaires. Alors que le fédéralisme canadien reconnaît de droit l'égalité de tous les Canadiens, on ne saurait reconnaître aux structures de l'O.N.U. qu'une certaine volonté commune de vivre en paix, efficace quand les intérêts des grands ne sont pas en jeu.

De toute façon un processus a été amorcé pour l'établissement d'un *nouvel ordre économique international (NOEI)* et il suppose la collaboration de toutes les nations pour sa réussite.

Parallèlement à ce programme de concertation, qui s'annonce plutôt ardu, en raison des intérêts impliqués, le Tiers Monde cherche à récupérer une marge commune de manoeuvre par une collaboration qu'on a qualifiée d'horizontale (image à méditer) dans le but d'aboutir à une AUTONOMIE COLLECTIVE.

Cette démarche signifie que le Tiers Monde voudrait - et, dans une certaine mesure, veut - échapper à la dépendance vis-à-vis des pays industrialisés. Comme il est difficile pour un seul pays d'y arriver, on cherche à s'en sortir ensemble. Le postulat non énoncé étant que cette nouvelle solidarité ne créera pas une nouvelle dépendance. (Évidemment la seule crainte d'une nouvelle dépendance à l'intérieur du Tiers Monde pourra servir d'alibi

et de chantage pour éviter une cohésion des pays défavorisés.)

En même temps qu'on cherche à créer les conditions d'une collaboration renouvelée intra-Tiers Monde, donc à l'exclusion des pays industrialisés, on continue à rechercher dans d'autres arènes les moyens de rééquilibrer la collaboration internationale entre les pays industrialisés et le Tiers Monde. On retrouve là aussi une double démarche: séparation et association; autonomie et collaboration. La prise de conscience, dans les deux cas, celui du Québec ou d'une partie du Québec et celui du Tiers Monde, est la même: sous une apparence d'égalité les jeux sont faussés et il faut recréer les conditions d'une nouvelle - et, espère-t-on, juste et réelle - égalité.

## I. - LA DÉMARCHE DU TIERS MONDE EN 1976

En ouvrant la "Conférence sur la coopération économique entre pays en développement," M. Kurt WALDHEIM, Secrétaire Général de l'O.N.U., a fort bien synthétisé la démarche du Tiers Monde; c'était le 14 septembre 76 à Mexico. Il a souligné, d'une part, ce qui fait la cohésion du Tiers Monde:

"On s'étonne parfois, dit-il en se référant au groupe dit des 77, que des pays aussi nombreux, si différents par leurs ressources et par leur degré de développement, aient réussi à harmoniser leurs politiques dans de nombreux domaines. On juge souvent extraordinaire que, sur la scène mondiale, ils aient su s'en tenir à une stratégie commune en dépit de divergences considérables, notamment d'ordre politique et idéologique. Mais il ne faut pas oublier que dès que leur mouvement a pris naissance, ils ont parfaitement compris que la solidarité économique pouvait triompher des divergences politiques et fournissait la meilleure assiette possible à la coopération dans de nombreux domaines."

(cf. *Marchés Tropicaux*,  
24 septembre 1976)

D'autre part, ce groupe, pour lui, ne cherche pas à s'isoler:

"Jamais le mouvement de solida-

rité des pays du Tiers Monde n'a cherché à s'isoler du contexte mondial ou des institutions ayant pour vocation d'organiser la coopération mondiale."

Mais quelque chose de neuf s'est passé:

"Cette Conférence(...) marque l'avènement d'une phase nouvelle pour le mouvement de solidarité des pays du Tiers Monde, qui se limitait jusqu'ici à la recherche de positions et de propositions de négociation pour le dialogue Nord-Sud, objectif qui, sans rien perdre de son importance, ne constituera plus l'unique préoccupation de ces pays. Cette Conférence s'efforcera d'accroître le "poids spécifique" des pays du Tiers Monde dans les affaires mondiales en organisant l'AUTOSUFFISANCE COLLECTIVE, en recherchant des modes de coopération qui permettent de mobiliser davantage les ressources locales et de hâter les changements de structures qui sont le but de toute politique de développement..."

M. Waldheim a insisté de façon un peu exclusive sur la Conférence de Mexico et on le comprend dans les circonstances. Mais il s'agit en fait d'un mouvement qui ne date pas de 1976, qui s'exprimait en particulier dans les efforts de coopération régionale, qui a même constitué l'un des 21 principes du programme onusien du NOEI. En cette même année 1976, plusieurs rencontres ont eu lieu dans la même veine et nous mentionnerons celles de Colombo, de Mexico, de Nairobi.

### Le Non-Alignement vers la Solidarité économique (Colombo, Sri Lanka) août 76

Les media d'information nous avaient bien conditionnés avant la tenue de cette réunion: ça ne pouvait qu'éclater et l'on a fait état bruyamment de l'absence de Fidel Castro, des querelles internes qui ne permettent plus de définir le non-alignement, etc... Finalement on est tout à fait étonné de lire dans *Le Monde* du 12 au 18 août 1976 un titre comme celui-ci: D'Alger à Colombo: un bilan positif.

Une proposition qui peut paraître farfelue nous éclairera quant à l'orientation que cherche à tâtons le Tiers Monde. Mme BANDARA-

NAIKE, Premier Ministre du Sri Lanka, pays hôte, a suggéré de créer une BANQUE des pays du Tiers Monde et une MONNAIE-CONTREPOIDS "soutenue par le potentiel économique des pays non-alignés et autres pays en développement." Elle voudrait qu'un tel "nouvel ordre financier international" aboutisse à l'abolition du "rôle dominant des monnaies internationales dans les réserves internationales".

Au Québec, ceux qui soutiennent les GENS DE L'AIR pour l'usage du français dans les communications aériennes, peuvent comprendre le problème. Il y a une langue dominante dans le monde, la langue de l'empire, l'anglais; on cherche par tous les moyens à en étendre l'emprise. Théoriquement (et peut-être réellement d'ici à quelques années), cela se présente comme une langue unificatrice, bénéfique pour l'ensemble de l'Humanité marchant vers l'unité. Qu'on le veuille ou non, l'anglais, à cause à la fois de l'empire britannique et de l'empire commercial américain, a pris une nette avance de ce côté. Mais il ne s'agit pas seulement d'une question technique. Sans compter la situation défavorable où se trouvent au départ ceux dont la langue maternelle n'est pas l'anglais et, encore plus, ceux qui ne bénéficient pas d'une politique d'éducation linguistique favorisant l'étude de cette langue d'empire, il faut se rendre compte que cette langue véhicule une CULTURE et l'enjeu véritable est là. Faut-il unifier l'Humanité en l'appauvrissant?

Or si la langue de l'empire s'impose, la monnaie aussi, soumise aux décisions unilatérales d'un pays - puisqu'il s'agit, en principe, d'une monnaie NATIONALE, alors qu'elle joue - de fait - le rôle d'une monnaie INTERNATIONALE. Ce qui est vrai du dollar est vrai aussi dans des proportions plus réduites du franc, de la livre sterling... Ainsi d'un pays du Tiers Monde à l'autre se situe la médiation non seulement de la langue d'un pays étranger, mais celle d'une monnaie étrangère.

Il est clair qu'on ne saurait minimiser les difficultés auxquelles on doit faire face, mais ce qui est important et extrêmement significatif, c'est qu'au lieu de se contenter d'un couplet de plus sur l'impérialisme, on prend conscience de ses mécanismes et on cherche à

les démonter. On ne se contente plus de crier à la pieuvre, on s'attaque à ses bras un à un de façon systématique.

Là encore on ne demande pas la destruction pure et simple de l'ordre financier international actuel, mais on ne veut pas non plus se contenter de regarder les "Grands" se réunir à Porto-Rico ou ailleurs pour prendre des décisions qui concernent tout le monde et les faire avaliser ensuite aux autres. La solution proposée pourra s'avérer non seulement coûteuse pour le Tiers Monde, mais encore inefficace; mais le chemin inauguré de la recherche patiente de solutions concrètes, même audacieuses, ne pourra que porter des dividendes.

### Etude de "faisabilité":

les 77 à Mexico: Septembre 1976

La réunion de Mexico, faisant suite à celle tenue à Manille en février de la même année, était une réunion de fonctionnaires. Comme nous l'avons déjà souligné, M. Waldheim a salué là un vrai tournant dans la démarche du Tiers Monde. Le Secrétariat de la Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement (CNUCED) a publié, à cette occasion, une analyse qui nous éclairera.

De l'avis du secrétariat de la CNUCED, le renforcement de la coopération économique entre pays en développement dans le domaine du commerce international exige deux types d'action: l'instauration d'une coopération entre ces pays afin qu'ils adoptent des positions communes et acquièrent le maximum de poids dans les négociations et l'intensification soutenue des échanges commerciaux entre eux.

Le programme intégré pour les produits de base lancé par la Conférence à Nairobi constitue un cadre pour des modes de collaboration qui pourraient non seulement améliorer le pouvoir de négociation du Tiers Monde sur le marché des produits de base, mais aussi développer de nouveaux marchés à l'intérieur du tiers monde aussi bien pour les produits primaires que pour les articles manufacturés. La coopération entre pays en développement dans ce domaine pourrait également être assurée par la constitution et l'exploitation de sociétés

commerciales mixtes, des plans multinationaux d'importations et des négociations commerciales multilatérales.

Le deuxième aspect de la coopération entre pays en développement - le renforcement des échanges commerciaux et autres - nécessitera un effort délibéré aux niveaux sous-régional, régional et interrégional. Cet effort visera non seulement à l'instauration de nouveaux plans d'intégration ou au renforcement de ceux qui existent déjà, mais aussi à la mise en place de dispositifs plus larges conçus pour l'ensemble du tiers monde moyennant l'instauration d'un système de préférences commerciales ou la reconnaissance mutuelle d'autres avantages spéciaux, en particulier pour les articles manufacturés et semi-finis. La création d'un système de paiements pour les pays du tiers monde, combinant des accords de compensation et des dispositifs pour le règlement des soldes dans une unité monétaire mutuellement acceptable, facilitera également la disparition ou l'abaissement des obstacles au commerce entre pays en développement.

(Bulletin de la CNUCED, No 120, Septembre 76)

Répetons-le: la réunion de Mexico était une réunion de fonctionnaires; elle se voulait une rencontre technique et, à ce titre, ce n'est qu'un début. Le défi est de taille: il s'agit de savoir si on peut passer de la phase de la revendication à celle de la construction d'un ordre nouveau.

### Décoloniser l'INFORMATION: Nairobi, UNESCO, Octobre-novembre 1976.

Pour la plupart des media d'information occidentaux, l'important à la conférence générale 1976 de l'UNESCO, ce fut le "cas" d'Israël, qui devait être admis au groupe régional européen. Dans une dépêche de Reuter, publiée par *le Devoir* en date du 1er décembre 76, on peut lire:

La plus grande contribution de cette conférence aura peut-être été d'avoir jeté l'ébauche d'une agence de presse du tiers monde.

Pourtant, à chaque fois que *le Devoir* a voulu souligner quelque

chose d'important à cette conférence, le titre parlait d'Israël, y compris en sa livraison du 29 octobre - d'après AFP et Reuter, - où la plus grande partie de la dépêche concernait les problèmes de l'information. Pour les pays du Tiers Monde, cette question-là était cruciale. Il ne s'agit encore que d'une ébauche comme on l'a dit. On a failli faire dévier le débat sur la liberté de la presse, avec une motion de l'URSS manifestement inacceptable pour les monopoles privés occidentaux. Quand on sait, au Canada, l'importance que le gouvernement américain a accordé aux magazines *Time* et *Reader's Digest*, on peut mesurer à quel point, sous le couvert de la liberté, on veut défendre des privilèges. Mais le problème central, c'est que l'information semble circuler à sens unique. Et même d'un pays du Tiers Monde à l'autre, on est pratiquement obligé de passer par la médiation des grandes agences de presse, qui accordent aux événements l'importance que l'Occident veut lui accorder.

En 1973, le président de la Finlande, M. Urho KEKKONEN, faisait la constatation suivante:

Dans le monde des communications, on peut observer à quel point les problèmes de la liberté d'expression à l'intérieur d'un Etat sont identiques à ceux de la communauté mondiale formée par différents Etats. A un niveau international, on trouve les idéaux de libre communication, mais leur application de fait est faussée en faveur des riches et aux dépens des pauvres. Globalement, le flot d'informations entre Etats - et surtout le matériau utilisé par la télévision - est dans une très large mesure à sens unique et déséquilibré et ne possède nullement la profondeur et l'ampleur qu'exigent les principes de la liberté d'expression.

Se pourrait-il que les prophètes qui prêchent la communication sans obstacle ne soient pas concernés par l'égalité entre nations, mais se retrouvent du côté du plus fort et du plus riche?

(Cité dans *LE MONDE DIPLOMATIQUE*, Septembre 1975.)

Finalement à Nairobi on a adopté une résolution contre laquelle il n'y a eu aucune opposition et seulement trois abstentions. "La résolution, dit la dépêche de l'AFP, a recueilli l'adhésion de délégations ayant pris,

en ce qui concerne les problèmes de l'information, des positions divergentes, voire résolument opposées, telles que celles de l'Union soviétique et des Etats-Unis... Le projet invite l'Unesco à consacrer quelque 500 000 dollars à des études préliminaires sur les méthodes à employer pour accroître le courant des informations en provenance du tiers monde."

C'est donc une très bonne note finale de 1976 - au moins dans la ligne des "projets" et des "études" - où apparaît nettement ce double mouvement de la démarche du Tiers Monde en 1976: autonomie et collaboration.

## II. - LA DÉMARCHE DU QUÉBEC

### Quel Québec?

Il est sans doute inutile de redire pour des lecteurs québécois que l'idée de l'indépendance du Québec n'est formellement soutenue jusqu'ici que par une minorité. L'enquête de l'INCI, avant même les élections, a été claire là dessus.

Mais il serait dangereux, si on ne veut pas commettre une bévue sociologique, d'estimer que la situation de cette minorité est la même aussi bien avant qu'après l'élection du Parti Québécois. D'abord parce que les dirigeants sont maintenant dans une position de force pour expliquer à la population ce qu'ils veulent réellement. Ensuite, parce que la surprise de cette élection peut amener de la part des adversaires de l'indépendance des erreurs stratégiques irréversibles. Enfin et surtout parce que cette idée a été en quelque sorte "exorcisée"; elle ne fait plus peur et ceux qui la prônent passent pour des hommes sérieux et honnêtes et non pour des farfelus. Autrement dit, le comportement émotionnel risque de changer de camp. Avant, on pouvait jouer sur l'émotivité suscitée par la peur de l'indépendance; après, maintenant que le risque ne semble pas impossible, ce sont les autres qui prennent peur.

Cependant l'élection du Parti Québécois peut aussi jouer à l'encontre de l'idée de l'indépendance. M. Lévesque l'a bien senti quand il a déclaré en présentant son cabinet:

La tâche qui attend le nouveau gouvernement est immense. Jamais, peut-être, un groupe d'hommes et de femmes n'aura été porteur de tant d'espoir. Nous nous sommes volontairement fixé des objectifs élevés et nous serons - après, je l'espère, une période normale de "chance au coureur" - jugés sévèrement. S'il fallait que nous décevions les Québécois, ce serait notre confiance en nous-mêmes comme peuple, qui risquerait d'être atteinte. Nous n'avons pas le droit de manquer notre coup.

### Les diverses positions

Ce serait vraiment une gageure et une entreprise prématurée de vouloir synthétiser les diverses prises de position suscitées au Canada par la victoire péquiste. Mais on peut évoquer certaines attitudes.

Certains, manifestement, n'ont pas encore saisi l'enjeu auquel on doit faire face et se contentent d'en tirer des avantages - ou, du moins, essaient de le faire; qu'il s'agisse d'avantages économiques et sociaux du francophone qui veut "pousser" l'anglophone; ou qu'il s'agisse d'avantages politiques qu'on veut tirer à partir de solutions mal définies.

D'autres sont encore au niveau des réactions émotives. Tel leader parlait avec agressivité de ceux qui veulent diviser "son" pays; et certains Québécois lui dirent: "est-ce aussi le mien?" Mais, si l'on en croit M. Claude Ryan parlant dans un éditorial des réactions des Canadiens anglais, l'élection du Parti Québécois tend à faire réfléchir sérieusement bon nombre de ceux qui auparavant étaient irrités quand on leur parlait des problèmes propres du Québec.

Plusieurs sont inquiets soit de l'avenir de l'ensemble du Canada, soit du sort de certaines Provinces, comme les Maritimes, advenant une séparation du Québec.

La majorité - à mon avis, pour ne pas dire à mon intuition, car les données ne permettent pas de trancher cette question - met plutôt en cause le type actuel de fédéralisme que l'on vit au pays (et même pour certains, simplement le style de gouvernement de M. Trudeau). Mais, pour tous, la question est posée et ne peut être éludée.

### LA Question

Pour ma part, je crois que M. Trudeau, dans son allocution du 24

novembre, a fort bien posé la question.

La question est la suivante: les francophones du Québec peuvent-ils considérer le Canada comme leur pays, ou doivent-ils se sentir chez eux seulement au Québec? Or, vous savez bien qu'un nouveau partage des pouvoirs entre Ottawa et les provinces ne fera jamais qu'un francophone se sente aussi à l'aise à Toronto ou à Vancouver, qu'il se sent à l'aise au Québec.

Les Québécois sont fiers. Ils veulent s'épanouir, libres et indépendants. La seule question qui importe, ce n'est pas le partage des pouvoirs. La seule question qui importe, c'est la suivante: qui, du Canada ou du Québec, peut le mieux assurer l'épanouissement des Québécois dans la liberté et dans l'indépendance? Or, cette question brutale, il faut que les Canadiens y répondent dès maintenant. Non seulement par des mots, mais par des gestes, par des attitudes à l'égard des langues, notamment.

La victoire du Parti Québécois ne permet plus de repousser le problème d'une génération sur le dos des écoliers d'aujourd'hui, et dans ce sens la crise est présente, le défi immédiat. Le Canada ne peut pas survivre par la force.

### La Solution?

Notez, dans la bouche de M. Trudeau, l'emploi du mot "INDEPENDANCE": "épanouissement des Québécois dans la liberté et dans l'indépendance". Evidemment l'indépendance dont il est ici question s'oppose à une dépendance (qu'on aurait tendance à qualifier de servile) à l'intérieur d'un même pays. Donc, on reconnaît que les Québécois ont droit à une "indépendance", celle qui leur permet de décider de leurs propres affaires. Mais, est-ce que cette indépendance, disons, socio-économico-culturelle (qu'il faudrait d'ailleurs définir plus en détail) et qui peut très bien se vivre dans "l'interdépendance", postule, réclame, de droit ou de fait, l'indépendance politique "nationale"?

La solution proposée par une partie du Québec, c'est qu'il est nécessaire pour le Québec de récupérer son indépendance politique afin de sauvegarder son indépendance socio-culturelle.

Il me faudrait rectifier un peu un jugement porté plus haut: la ques-

tion, telle que posée par M. Trudeau, ne recoupe pas entièrement le problème tel que vu par les partisans de l'indépendance. Il ne s'agit pas pour eux d'une simple commodité politique, mais d'un droit, basé sur l'existence d'un PEUPLE québécois. D'après cette conception, la fédération canadienne serait basée (si on oublie évidemment les natifs du pays) sur l'entente entre deux sociétés, deux nations, deux peuples, M. Trudeau parle de "deux réalités".

\*\*\*

Nous n'avons pas la prétention de proposer une solution. Nous avons été préoccupés dans cet article par la similitude de deux démarches. L'indépendance politique ne me semble pas être l'objectif théorique absolu. On sait fort bien, d'après l'expérience de tant de nations, que l'indépendance politique peut n'être que le paravent pour une nouvelle forme de colonisation. L'indépendance qu'on vise, c'est celle qui permet aux Québécois d'être réellement maîtres chez eux. Et c'est pour réaliser une telle indépendance, qu'on propose une rupture d'un lien jugé en définitive comme colonial. Ce mouvement de rupture n'est pas considéré comme l'aboutissement du processus. Celui-ci s'achèvera quand un mouvement inverse de rapprochement, de création de nouveaux liens aura été établi. "Autonomie" et "Collaboration".

Ce qu'on doit constater dans les deux démarches, c'est qu'on part d'une analyse de FAIT: ceux qui sont en situation privilégiée sont certes prêts à faire des concessions, pourvu que de telles concessions n'altèrent en rien leur statut de privilégiés; ils veulent conserver des relations THEORIQUEMENT égalitaires, mais qui se vivent en pratique à leur profit et aux dépens des autres.

Face au mouvement de rupture, les riches ou les privilégiés sont-ils prêts à accepter une véritable égalité des hommes, ou chercheront-ils par tous les moyens: la charité et la fraternité spirituelle si ça marche, la force et l'assassinat si nécessaire, à créer de nouvelles situations de dupes, où leurs intérêts seront mieux cachés mais toujours aussi bien préservés? C'est la question qui se pose à tous au seuil de 1977.

## Prêtre ouvrier

# Un Jésuite en usine

par Jean-Paul Labelle\*

### Un accident de travail...

*"Que s'est-il passé exactement? Egide s'était chargé avec Georges, son compagnon de travail des derniers mois, de défaire des plaques de métal de 6 mètres sur 1,50 mètre amenées par un pont roulant et de desserrer les pinces de la grue. Les plaques étaient entreposées verticalement entre des piliers d'appui en fer. A un moment donné, une des pinces retenant une plaque bloqua et Egide se rendit derrière la pile pour la desserrer. A ce moment, un des piliers d'appui se rompit, les autres cédèrent et toute la masse des plaques, lourde de plusieurs milliers de kilos, bascula. Sous le poids, Egide fut projeté violemment à la renverse contre une plaque dressée verticalement derrière lui. Le coup lui brisa l'échine; il mourut sur-le-champ, les bras étendus sur les plaques. Il venait d'avoir 34 ans." (1)*

### Accident à quelqu'un pas comme les autres

Cet accident tragique, arrivé à un ouvrier, a ceci de particulier que le dit ouvrier était un jeune prêtre jésuite. Un prêtre ouvrier employé dans une usine de Bruxelles et mêlé à la classe défavorisée où il se perdait

dans un quasi-anonymat.

D'autres accidents, précurseurs de celui qui fut mortel, lui étaient déjà survenus: il s'était d'abord écrasé un pouce, puis il avait failli perdre trois doigts et avait aussi subi une blessure sérieuse à un pied. Distraction? Maladresse? Non, de semblables accidents survenaient aussi à d'autres ouvriers, car le métier est pénible et dangereux et, avec cela, mal rémunéré. Une infirmière, qui l'avait soigné lors d'une de ses blessures, avait eu cette parole prophétique: "Encore un que vous voulez assassiner!" (Journal, 290).

Mais qu'est-ce qui avait bien pu inspirer à Egide van Broeckhoven d'aller travailler dans de telles conditions? Le journal spirituel de ses dix dernières années en livre le secret (2). Mais, avant d'y venir, il sera peut-être bon de prendre connaissance de la vie et du tempérament de ce jeune jésuite qui a voulu aller aux plus pauvres et partager avec eux son amitié, comme le fit le Christ aux temps évangéliques.

### Un itinéraire caché: il deviendra prêtre-ouvrier

D'abord, il y a les événements de sa vie; ils semblent très ordinaires. Puis, sa vie mystique, cachée, secrète, qui dévore Egide et qui, elle, paraît extraordinaire.

(1) Extrait de *Jezuïeten*, 2e numéro, 1968, cité dans le *Journal spirituel*, p. 379.

(2) Egide van Broeckhoven, *Journal spirituel d'un jésuite en usine*, DDB-Bellarmin, 1976, 390 pages. - En vente à la librairie Bellarmin.

\* L'auteur, jésuite, est directeur de ministères chez les jésuites canadiens-français.

Repassons ces événements: Egide est né à Anvers le 22 décembre 1933. Six jours plus tard, sa mère mourait. Il fut d'abord éduqué auprès de ses parents adoptifs à Schilde. Il fit ses études secondaires au collège Saint-François-Xavier à Borgerhout (Anvers). Le 7 septembre 1950, il entra, bien jeune, à 16 ans, au noviciat des Jésuites à Tronchiennes. Après, tout se déroule sans relief: deux années de noviciat, trois années d'études classiques. Il poursuit ensuite des études universitaires où il conquiert une licence en philosophie classique. C'est alors qu'il tente une première candidature en sciences mathématiques et physiques, mais il échoue aux examens de 1960. Il devient alors professeur de 4<sup>e</sup> latine au collège Saint-Jean-Berchmans (Bruxelles). Puis viennent, de 1961 à 1965, les études théologiques à Louvain et l'ordination sacerdotale. Après ces années en quasi serre chaude, voici qu'il demande et obtient de s'engager comme prêtre-ouvrier à Anderlecht (Bruxelles). Travail en l'usine, dans quatre entreprises différentes, interrompu de septembre à décembre 1966 pour les exercices de la troisième année de probation à Tronchiennes. Enfin, le 28 décembre 1967, c'est l'accident fatal.

Au fond, un *curriculum vitae* assez banal et qui n'aurait pas mérité d'être énuméré s'il ne cachait, dans son obscurité même, une lumière mystique rayonnante, à certains moments éblouissante.

## Une évolution dans le sens trinitaire

Il vaut la peine, à partir du *Journal spirituel*, de retracer l'évolution d'Egide. Tout d'abord, ce journal est mystique, spirituel. Si le rapporteur qui nous le présente ne fournissait pas des notes permettant de le mieux situer, nous ne pourrions qu'avec difficulté le relier aux événements.

Une comparaison avec le *Journal de ma vie* de Jean Guitton (2 vols, éd. DDB, 1976), paru récemment, en fait mieux saisir l'originalité. Guitton nous fait part de toutes les rencontres qu'il a eues avec des personnages importants de son époque, qu'ils soient du monde spirituel, religieux, philosophique, littéraire, artistique ou politique; il fait le portrait de ces personnages, nous livre leurs idées. Il nous communique aussi le fruit de sa pensée, la gestation de ses livres, ses réactions aux évé-

nements de la vie. Bref, c'est un document passionnant et révélateur d'un homme, d'un milieu et d'une époque.

Chez Egide, rien de tel. Nous sommes en présence d'un journal dépouillé, où la mystique prédomine, où les événements sont vus dans une lumière purement spirituelle. Il est impossible, en quelques lignes, de résumer ce journal. Il faut le lire à tête reposée, le méditer à loisir, s'en imprégner. Même de très belles citations ne traduisent pas le mouvement spirituel, le courant continu qui soutient Egide et le maintient sans cesse dans le circuit de la vie trinitaire.

Du moins, voulons-nous, dans une esquisse très sommaire, dégager les grandes lignes de ce cheminement spirituel.

Tout d'abord, les sources: saint Jean de la Croix, Hadewych (lettres spirituelles), Ruusbroec et finalement Teilhard de Chardin. Sans oublier Ignace de Loyola qui n'est pas cité souvent, mais en qui Egide voit avant tout le mystique. Il faudrait ajouter l'évangile de saint Jean auquel Egide se réfère souvent. Ce qui est intéressant, c'est qu'Egide revient sans cesse à des textes-clés, qui sont pour lui une inspiration première. De plus, il est frappant de constater comment il a unifié toutes ces sources dans une vision mystique intégrée.

Si l'on parle de mystique, il faut être clair. Egide est un mystique authentique qui, durant les dix dernières années de sa vie, a été constamment attiré par la vie des Chartreux où il croyait pouvoir vivre dans le désert, encore plus abandonné à Dieu. S'il n'y est pas allé, c'est qu'il eut, au cours d'une retraite durant sa théologie, des lumières intérieures qui lui firent comprendre qu'il pourrait aussi bien s'abandonner à Dieu en allant aux plus pauvres, aux délaissés, aux défavorisés. D'où, une première orientation comme prêtre-ouvrier.

Dans son journal, on trouve des échos de ce débat intérieur: jésuite ou chartreux.

"Le détachement du Jésuite (en quoi a consisté ma vocation première, conjointement à ma vocation au silence) est, d'un certain point de vue, plus radical et plus pur que le détachement du chartreux: celui-ci cherche à posséder déjà en son détachement même, tandis que le jésuite est détaché en vue du service, sans préoccupation

explicite de posséder (et ainsi, en un certain sens, son espérance est d'une plus grande pureté); ce qui n'empêche que son détachement ne reçoive de l'amour une réponse qui comble tout autant. - (Egide développe les mérites du chartreux et ceux du jésuite et il termine ainsi:) - Le chartreux se jette dans les profondeurs d'amour de l'océan, tout en sachant que l'océan se communique le mieux sur les plages; le jésuite se jette à la mer et s'abandonne sans réserve aux courants de l'Amour divin." (134.)

Après avoir opté pour les jésuites, Egide s'oriente vers son apostolat ouvrier:

"Mon idéal plus tard: apostolat de quartier et, en plus, donner des retraites et communiquer en toute sa profondeur le message dont je suis porteur." (119.) (Remarquer le mot: "profondeur". Il revient constamment dans le journal.)

Ce point est à retenir. Même au milieu de son travail à l'usine et dans ses contacts de quartier, Egide demeure un mystique constamment uni à Dieu et oeuvrant dans le sillage de l'Esprit.

## Un trait original: l'amitié

Vers la fin de sa philosophie, au moment où il commence son journal spirituel, Egide se sent attiré vers un de ses confrères du scolasticat: il le nomme JB. De là, naîtra une amitié qui trouvera sa source en Dieu, évoluera en Dieu et cheminera vers Dieu. Autour de cet ami, graviteront bientôt d'autres amis jésuites, qui eux aussi vivront leur amitié à un niveau mystique et spirituel. Il y a des centaines de textes qui se réfèrent à ce noyau d'amitiés mis en branle par l'amitié initiale.

"Seigneur, si tu veux que je te cherche d'une manière toute différente de celle que j'ai suivie jusqu'ici, j'y consens volontiers, car ce qui a de l'importance pour moi, ce n'est pas la manière dont je Te cherche, mais Toi. De même, si tu veux que j'aille à la rencontre des autres (et de mon ami) autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici, je suis d'accord; car c'est eux que je veux rencontrer, et non ma manière de les rencontrer" (p. 94).

L'amitié première - et les autres

qui l'accompagnent – soutiennent Egide tout le long de sa vie et lui servent d'inspiration. On ne saurait compter les textes où il en rend grâces.

"Seigneur, merci pour ce contact plein d'espérance avec MD, SP. Merci pour l'amitié encourageante de EL. Merci de ce que CF et EB m'aient aimé vers JB." (p. 173).

Mais on comprend mal cette amitié – et ces amitiés – si on ne les relie pas à la vie mystique d'Egide. Pour celui-ci, l'amitié est un des chemins pour aller vers Dieu, pour en vivre, et non seulement pour le chercher, mais aussi pour le communiquer. Cette amitié est en rapport avec la vie trinitaire de Dieu, Père, Fils et Esprit.

"Expérience intérieure de l'Amour trinitaire dans son mouvement de sortie: aimer l'ami vers l'autre, selon le mode du Père; consentir à se laisser aimer vers l'autre, selon le mode du Fils; aimer l'amitié vers l'autre, selon le mode trinitaire, selon l'expérience vécue du Père et du Fils, c'est-à-dire assumer l'autre dans l'amitié (cf. L'Esprit-Saint au baptême, etc...) (p. 95). "L'amitié – et sa vie trinitaire – est ce qui nous mène à Dieu. Il n'est pas normal que nous n'expérimentions pas Dieu: cela devrait nous inquiéter" (p. 304).

Non seulement l'amitié nourrit la vie religieuse d'Egide, mais lorsque celui-ci va vivre au milieu des ouvriers, des pauvres et travailler avec eux, il fait de l'amitié dans le sillage de Dieu le moyen privilégié de son apostolat.

"Ici maintenant, à Bruxelles, ces hommes concrets, dans cette fonderie crasseuse, nos amis aussi, tout cela c'est la réalité et cette réalité est sainte; car c'est l'unique endroit par où Dieu peut nous atteindre, et donc par où il nous atteint. Même si j'avais à choisir entre le Buisson ardent et Bruxelles, c'est Bruxelles que je choisirais" (p. 293).

Les premières amitiés du scolasticat le soutiendront toujours (il ne perdra jamais ces amis de la première heure), mais il y aura d'autres amitiés, d'autres rencontres avec des incroyants, des défavorisés, des immigrants. Que ce soient les amis jésuites ou les autres, tou-

jours, il s'efforce de trouver Dieu au plus profond d'eux-mêmes. Il faudrait multiplier les citations. Il y a, par exemple, Joseph le communiste qui a des vues profondes sur le monde et sur l'Eglise; "mon oncle" et "Tante Mamie"; les Italiens d'à-côté; les Espagnols avec qui il travaille (même s'il en rosse un qui lui a joué un tour dangereux), etc.

"Contact en profondeur avec Mon Oncle le fondeur à la pipe. – Messe avec les Italiens habitant en face de chez nous" (p. 277).

"En visite chez Mon Oncle et Tamie: Mon oncle: "C'est l'heure où nous sommes appelés au jardin des Oliviers." (Note: Tamie avait un cancer avancé).

Tamie: "Je suis heureuse auprès de vous; merci pour tout l'amour que vous me donnez."

J'ai compris quelle force immense est la souffrance: Dieu s'en sert pour une nouvelle création appelant à un amour infini.

J'ai senti que les souffrances de Tamie ("Je prie chaque jour pour que tu restes fidèle à ta vocation") sont pour moi une source d'énergie afin de réaliser de grandes choses dans le Royaume de Dieu, une source de Présence divine, de sainteté" (p. 349).

Tamie: "J'ai peur de mourir. Je ne veux pas que quelqu'un ait du chagrin à cause de moi; j'ai vécu si heureuse avec Mon oncle pendant 49 années, je voudrais bien tenir jusqu'à la 50e" (p. 341).

"Chez P. (compagnon à l'usine): Emile, abandonné de sa femme: "On ne peut pas trop réfléchir ou on va se pendre. J'ai appris qu'on ne gagne rien à être bon" (p. 365).

Voilà donc la vie d'amitié, toute nourrie de mystique, qu'Egide partage avec tous. Mais cette conception de l'apostolat n'est pas sans créer des tensions avec ses compagnons de fraternité, moins mystiques et plus soucieux d'une vie communautaire régulière.

### Un accent qui ne trompe pas

A lire le journal spirituel, surtout dans les deux premiers tiers, on peut facilement s'y laisser prendre. Imaginer une sorte de religieux en

dehors de la vie concrète, alors qu'en fait il est sportif, jovial, entraînant. Il joue au bridge, lit des romans et va au cinéma. Mais, au milieu de tout cela, comme une Présence omniprésente, il y a Dieu et, accrochés à Dieu, tous ses amis et tous ceux qu'il rencontre: non seulement il leur donne son amitié, mais il leur procure le plaisir de recevoir la leur.

Il y a, à part du journal, des textes très importants, comme la "Prière pour mon ami, à réciter chaque jour" (p. 63), l'article "Les relations personnelles prises comme moyen d'approche des incroyants" (p. 203), le texte "Pourquoi je me suis mis à travailler à l'usine" (p. 342) et "Coup d'oeil rétrospectif sur la première année passée à Bruxelles" (p. 322).

Dans tous ces textes, on trouvera toujours la même vision mystique: Dieu plus intime à moi que moi-même, Dieu plus intime au toi que toi-même, Dieu vécu dans l'amitié et communiqué aux autres dans l'amitié, l'amitié moyen d'accès vers Dieu et moyen d'apostolat.

Il est frappant de voir comment Egide parle de l'amitié: "J'ai aimé JB vers Dieu. J'ai aimé JB vers LF". L'utilisation incessante de la préposition VERS est caractéristique du mouvement qui anime Egide le conduisant VERS Dieu et VERS les autres et permettant à Dieu de venir VERS eux.

### Quelques textes d'une rare densité

Il est difficile de citer des passages du journal, car il est d'un seul mouvement. En rapporter des bribes risque d'en briser le rythme. Voici quelques phrases-choc qui donnent au moins une idée du style:

"Seigneur, je veux arriver à un détachement complet dans la Compagnie, pour être complètement attaché à Toi, et en Toi aux autres" (p. 114).

"Je voudrais devenir un Teilhard de l'amitié. Seigneur, aide-moi à le devenir" (p. 128).

"Me tenir avec le monde sur le bord de l'abîme et l'aider à sauter dans l'abîme de Dieu" (p. 175).

"Grand désir de me perdre dans la profondeur de la Majesté divine, tout entier: avec toutes mes forces, mes

travaux, mon coeur, mon âme, ma sensibilité, mes désirs et mes blessures" (p. 274).

"Plus qu'un homme a soif de la femme, moi, j'ai soif de Dieu. Plus qu'un homme a soif de sa femme, moi, j'ai soif de Dieu" (p. 341).

"Je dois pouvoir me donner jusqu'à me perdre, à Dieu, aux hommes, dans un don réciproque: telle est la vivante Vie" (p. 352).

"La Présence, la Rencontre de Dieu passe par la présence et la rencontre des personnes" (p. 353).

"Expérience intense de ma vivante Vie: JB, LF, l'expérience de Dieu, être donné aux pauvres" (p. 365).

"Je veux devenir un homme de Dieu pour aider mes frères. Ce désir est déjà une grâce: il faut que j'y reste accroché de toutes mes forces" (p. 367).

## Une table analytique à utiliser

On ne peut que recommander d'utiliser à fond le répertoire des thèmes principaux (pp. 380ss.) qui permettra d'approfondir la spiritualité mystique d'Egide.

En voici la liste: 1. Dieu (en son aspect de transcendance), désir, attrait et recherche de Dieu; 2. Disposition de détachement radical dans cette recherche; 3. Dieu (en son aspect d'immanence), présence de Dieu dans l'autre, dans l'ami, thème de la "Ville"; 4. Incidences de cette présence sur la vie affective; 5. Vie de prière: expérience de Dieu; 6. Nuit dans la recherche de Dieu, dans l'amitié, dans l'apostolat; 7-8. Amitié, aspect psychologique et religieux-mystique; 9. Vie dans l'amour trinitaire; 10. L'Incarnation et la personne du Christ; 11. L'apostolat des rencontres d'amitié; 12. Les structures de l'apostolat, l'apostolat de quartier; 13. Spiritualité: Jésuite ou chartreux? Le renoncement à la vie purement contemplative. Spiritualité ignatienne.

Suivent deux autres sections sur les sources dont nous avons parlé plus haut et sur quelques repères objectifs comme le Buisson ardent, la vie en communauté, l'Eglise et les sacrements, etc.

## Un témoin pour notre temps

Nous croyons qu'Egide est un témoin pour notre temps. Ceux qui

## Prière pour mon ami, à réciter chaque jour

*Seigneur, bénis nos études.*

*Seigneur, pour pouvoir aimer mon ami, je te demande ton amour; donne-moi ton coeur; "mets ton oeil en mon coeur" \*; fais que je l'aime vers toi: ainsi il n'y aura pas de blessure dirigée vers moi-même, mais vers toi.*

*Fais que nos désirs se rencontrent et qu'ainsi tu sois présent parmi nous.*

*Donne à notre amour une pureté qui le rende éternel et le fasse demeurer en ton amour.*

*Père, dans le coeur l'un de l'autre, attire-nous vers ton Fils; par notre amour, attire tous les hommes en ta plus profonde intimité.*

*Seigneur, donne-nous l'un pour l'autre une ouverture totale et pleine de bonté. Augmente en moi le tact et la délicatesse.*

*Donne à notre amitié la fraîcheur et la jeunesse qui rendent ton amour si attrayant.*

*Ecarte de nous tout égoïsme et toute impureté; apprend-nous à nous aimer l'un et l'autre vers toi et, comme toi, Père, tu as aimé ton Fils, aussi vers les autres.*

*Apprends-nous à découvrir ton intimité dans la plus profonde intimité l'un de l'autre.*

*Fais que notre visage soit comme le visage du Christ: la révélation de l'amour de Dieu (2 Co 4, 6); fais que notre regard soit simple et clair; que, par sa bienveillance, il soit le reflet de ton intimité.*

*Donne-nous la force de beaucoup sacrifier; ainsi, en union à ton intimité qui se fait vulnérable en venant vers nous, nous pourrions porter toutes les souffrances que cause le manque d'amour et que seul un surcroît d'amour peut racheter.*

*Fais que nos mains soient l'expression toute pure de notre désir de nous aider l'un l'autre, l'anticipation de notre réunion auprès de toi.*

*Apprends-nous, au besoin en souffrant très profondément, à aimer très profondément; fais que nous soyons partout chez toi, je veux dire: dans l'intimité la plus profonde du Père et dans l'intimité la plus profonde des hommes, dans l'intimité la plus profonde l'un de l'autre.*

*Esprit Saint, remplis-nous de ta grâce, c'est-à-dire de l'Amour de Dieu, et conduis vers Dieu notre amour: "Mi Amado, las montañas..."*

*Dieu, fais en sorte que notre travail apostolique porte des fruits d'amour en abondance.*

*Dieu, accorde-nous de pouvoir faire de notre amitié quelque chose qui garde dans ton amour une signification jusque dans l'éternité; fais que nous soyons l'un pour l'autre une aimable aurore de ton éternel amour.*

*Sainte Marie, mère du bel amour, donne-nous la pureté de l'amour de Dieu.*

(Egide van Broeckhoven, *Journal spirituel d'un jésuite en usine*, pp. 63-64.)

\* Le fait qu'Egide mentionne cette idée le plus souvent en anglais: "Put your eye in my heart", semble orienter vers une référence à l'une ou l'autre chanson.

l'ont connu de son vivant, mais sans entrer dans son intimité, n'ont sans doute pas soupçonné l'intensité et la profondeur de sa vie mystique. Hans Urs von Balthazar, dans une lettre du 20 avril 1971, parlant d'Egide, déclare: "Je ne veux pas vous indiquer les motifs de mon intérêt dans le détail, mais l'impression générale est d'une telle authenticité, d'une si parfaite justesse et

lucidité que, dans les eaux troubles du journalisme théologique et spirituel de l'heure présente, on est tout de suite frappé."

Terminons sur cette question de Marcel Légaut: "Que serait-il devenu s'il n'était pas mort si jeune? C'est de ces hommes-là dont l'Eglise a besoin pour redevenir jeune".

# Y a-t-il une crise des valeurs au Québec?

par Irénée Desrochers

Les problèmes au Québec ne manquent pas. Une "Consultation oecuménique", bilingue, multiconfessionnelle et multiculturelle "sur les problèmes du Québec", organisée plus d'un an d'avance par le Centre d'Oecuménisme de Montréal pour la fin d'octobre 1976, eut lieu, sans que ce soit prévu mais non sans à propos, en pleine campagne électorale provinciale. Le rapport de cette session de deux jours, qui regroupa une centaine de participants, vient de paraître (1). Il donne rapidement une bonne idée d'ensemble des exposés présentés, des points principaux signalés dans les travaux d'atelier, de l'organisation, des objectifs fixés, du type de participants et du résultat d'évaluations faites par les participants et le comité d'organisation lui-même.

Le titre choisi indiquait que le terrain à explorer serait très vaste. Probablement trop. Les problèmes de la structure de l'économie du Québec et de ses incidences sociales, du malaise dans le monde du travail, des tensions ethniques et

culturelles au Québec furent présentés aux participants par une équipe de conférenciers et discutés plus longuement en ateliers.

Inévitablement, dans les conversations individuelles et dans les ateliers, le problème *politique fondamental* du Québec fut abordé, mais comme incidemment, par le biais des autres sujets. Assez curieusement, il ne fut pas présenté systématiquement, comme les autres problèmes, à des participants qui après tout venaient à peu près tous de la région de Montréal. Il y eut bien une conférence du Commissaire aux langues officielles pour le parlement canadien, un Keith Spicer intéressant et enjoué; mais elle ne portait que sur le problème particulier de la langue et, malgré toute l'objectivité recherchée, donnait, il va sans dire, une thèse fédéraliste. Il n'y eut pas, en contrepartie, d'exposé organique qui présenterait le problème politique du Québec du point de vue indépendantiste, ou même "nationaliste". Ce qui laissa l'impression que, dans cette partie de l'aire à examiner "oecuméniquement", le programme officiel de la session a manqué de cette vision "universaliste", suffisamment générale et ouverte, qui marque une étude équilibrée. L'oecuménisme actuel semble éprouver de la difficulté à se dégager d'une approche traditionnelle, un peu trop unilatérale et à biais fédéraliste.

Si on cherche à réfléchir un peu plus en profondeur à ce qu'il y avait de sous-jacent à l'ensemble des

problèmes abordés, deux aspects surtout peuvent retenir l'attention. Une des questions d'intérêt général traverse, comme un fil conducteur, le problème de l'affrontement des idéologies qui sous-tendent les positions qu'on peut prendre face aux divers problèmes économiques, sociaux et culturels; et c'est alors la présence du marxisme dans notre milieu qui fait choc. Une autre question, dans une vision plutôt globale elle aussi, consiste à se demander si les divers problèmes du Québec impliquent qu'il y a, non seulement une crise, mais plus particulièrement une crise des valeurs; c'est par la considération de ce problème fondamental que la session a débuté, vendredi soir, et c'est par lui aussi qu'il peut être préférable de commencer ici (2). Peut-être, après tout, mis en présence de cette problématique, finira-t-on par avoir l'impression qu'une crise, surtout une crise des valeurs, n'est pas séparable concrètement du problème que pose le marxisme chez nous.

1. Le rapport de la session organisée par le Centre d'Oecuménisme de Montréal, sous le titre de "Consultation oecuménique sur les problèmes du Québec, 29-31 octobre 1976", vient de paraître (*Bulletin trimestriel*, déc. 1976). On peut l'obtenir, ainsi que le texte des conférences, du Centre d'Oecuménisme, 2065 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, H3H 1G6.

2. Sur le thème de la crise des valeurs au Québec, on peut demander au Centre d'Oecuménisme de Montréal le texte de M. Pierre Lucier ("Crise des valeurs et foi chrétienne"), celui de Mme Victoria Shipton ("Is there a crisis in Quebec? What crisis?"), et, sur cassette, l'exposé de Mgr Bernard Hubert, évêque du diocèse de Saint-Jérôme. Le texte de Pierre Lucier réfère à certains de ses articles dans *Relations*: "La crise des valeurs au Québec: une problématique à établir" (mars 1976), "La Pâque d'une culture" (avril 1976) et "La fin d'un monde et la foi en Dieu" (mars 1975).

## I- Une première optique

Crise au Québec ne veut pas nécessairement dire crise des valeurs.

### 1. Où situer la crise?

Les valeurs réfèrent toujours à un dynamisme subjectif qui s'appelle appétit, désir, vouloir, liberté. Les valeurs correspondent à des besoins de l'homme de divers ordres. Elles prennent corps dans des manières de faire, des modèles de comportement et des institutions. Mais il faut prendre garde d'identifier les valeurs aux formes concrètes qu'elles revêtent dans un contexte socio-culturel donné. Cette incarnation des valeurs — elles ne sont jamais proposées à l'état pur — s'insère toujours dans une dynamique sociale où il y a des catégories, qu'on les nomme dominés et dominants, faibles et puissants, minorité et majorité, ou autrement.

Ces institutions et ces modèles de comportement ne sont pas le fruit d'une déduction à partir de valeurs transcendantes, mais le résultat d'un découpage que des groupes humains ont fait, habituellement à la force du poignet. Autrement dit, quand les valeurs sont déclarées les valeurs d'une société, il faut toujours se dire qu'il y a eu des groupes qui ont décidé, pour l'ensemble de cette société, quelles étaient les choses importantes et quels modèles stéréotypés de comportement étaient à suivre.

En situant ainsi le problème des valeurs à l'intérieur d'une dynamique plus vaste, on s'aperçoit que derrière ce qu'on appelle actuellement dans beaucoup de milieux la crise des valeurs, il y a peut-être d'autres crises. La précipitation et l'insistance avec lesquelles, souvent, on veut parler avant tout de crise des valeurs n'est peut-être guère plus, au fond, qu'une bonne entrée de jeu: après tout, il faut se demander s'il ne s'agirait pas plutôt de dégager d'autres crises qui peuvent paraître plus fondamentales et plus réelles.

Si bien que parler de crise des valeurs, c'est peut-être laisser entendre, parfois avec beaucoup de nostalgie, que la transcendance, au fond, est en question, alors que, peut-être bien, il s'agit plutôt d'une réouverture de cette espèce de contrat social qui soutient une société.

### Une crise, plutôt crise sociale

C'est qu'il y a moins de gens qui acceptent maintenant le découpage particulier qu'un certain groupe a pu jusqu'à un certain point imposer. De sorte qu'on ne peut pas discuter de ce qu'on appelle la crise des valeurs sans aller derrière ou sous cette "crise" pour dégager une lutte entre des groupes qui se disputent un pouvoir, celui de découper à leur façon la vie sociale et de dire aux autres: ceci est plus important que cela. Des groupes se disputent le pouvoir de définir ce qui est plus important pour l'ensemble de la collectivité. En conséquence, parler de crise des "valeurs", c'est peut-être mal nommer une crise qui se situe davantage à d'autres niveaux.

Peut-être même faudrait-il finir par découvrir, au soubassement de cette problématique, une crise de découpage économique, des choses qui ressembleraient à des valeurs "mobilières et immobilières"! Ce qui pourrait nous amener à penser que "la crise des valeurs" est beaucoup moins noble que ce qu'on pourrait croire à première vue.

### Le danger de masquer les vraies questions

C'est une manoeuvre, peut-être inconsciente, de milieux qui cherchent à se protéger, que d'attirer l'attention sur la crise des valeurs et de laisser croire ainsi que "tout s'en va chez le diable", "qu'on ne croit plus à la transcendance", "qu'on ne croit plus à rien". C'est masquer les vraies questions. Il y a une espèce de circularité entre les trois niveaux: le niveau culturel des valeurs elles-mêmes, le niveau idéologique et le niveau de ce qu'on pourrait appeler le social réel. Les niveaux supérieurs, loin d'être toujours considérés dans l'abstrait, servent aussi, éventuellement, de renforcement à tel ou tel découpage existant ou à telle ou telle transformation recherchée du réel social. Ces niveaux supérieurs ne demeureraient vraiment que des mots aussi longtemps qu'ils n'auraient pas d'effet possible au niveau des rapports sociaux réels.

Au Québec, il y a donc une crise sociale plutôt qu'une crise des valeurs. Il y a plutôt un déplacement, une diversification des valeurs. Des accents nouveaux sont apparus. Ce déplacement des valeurs, sans doute facteur de crise, n'est pas nécessairement une crise des valeurs elles-mêmes. A ce niveau précis, il n'y a pas de crise culturelle.

Un nombre de plus en plus grand d'hommes et de femmes de chez nous sont exposés à la sollicitation des valeurs de la liberté, du bonheur, du plaisir, de l'autonomie personnelle, de l'auto-détermination de la conscience morale, de la justice sociale, et même du retour à la nature. Presque tous les membres de la société sont acculés à s'interroger et à opérer de nouveaux discernements. Il faut cependant comprendre que, chez ceux qui ont pris certaines options claires en matière de valeurs, il n'y a pas vraiment de crise: ils vivent d'un ordre différent de valeurs.

Ceux qui demandent un réajustement des institutions — qu'il s'agisse du mariage, de la famille, de l'école, de l'Église, de l'État —, donc de l'ordre social, sont devenus assez nombreux pour que les jeux soient ouverts à nouveau. Des institutions et des modèles de comportement sont devenus, sinon désuets, du moins en déphasage et en porte-à-faux par rapport aux valeurs d'un nombre grandissant de citoyens. D'où polarisation et affrontement des groupes, dont l'enjeu semble être finalement le pouvoir de présider au prochain découpage social.

### Durcissements

La gauche et la droite sont appelées à se durcir. La "droite", jouissant de l'appui d'institutions en place, tente de maintenir un ordre établi et proclame trop facilement que les valeurs fondamentales sont menacées, alors que les valeurs en soi ne le sont pas. La "gauche", annonçant l'avènement d'un monde nouveau, s'applique à miner l'ordre existant. Ainsi, la crise des institutions se transforme en crise de l'ordre social.

La mise en question de l'ordre traditionnel des valeurs marque la fin d'un type d'unanimité. D'où un certain éclatement du "contrat social" québécois. Des groupes voudraient que leur échelle de valeurs vaille pour tous. Si ceux qui sont identifiés à l'ordre des valeurs traditionnelles veulent maintenir à tout prix certains modèles de comportements, il y a risque que les éclatements soient encore plus grands.

La démocratie comporte des exigences de négociation.

### 2. Attitude chrétienne face à cette crise

Il y a dans la foi chrétienne une sorte de sympathie pour les situa-

tions de crise, car la crise est un moment de discernement et de réorientation. Le vrai chrétien devrait s'y sentir à l'aise. Elle est une terre propice à la conversion chrétienne. Le mystère pascal de mort et de résurrection devrait préparer le chrétien à éviter la nostalgie d'un passé dépassé et à promouvoir l'accueil de valeurs nouvellement promises. Libération, liberté, amour, simplicité, justice, vérité sont des mots qui ne sont pas sans parenté avec des valeurs évangéliques.

Par leur foi, les chrétiens sont libres par rapport à divers découpages sociaux particuliers. Concrètement, ils n'ont pas nécessairement à être les défenseurs de l'ordre traditionnel québécois. Leur liberté n'exige pas non plus qu'ils se perdent sans discernement dans l'action de gauche. Mais cette liberté et ce détachement, à condition qu'ils ne dégénèrent pas en retrait et en inaction, pourraient éventuellement apporter un peu de sérénité dans les débats québécois. Le christianisme n'est pas nécessairement menacé parce qu'un certain découpage social est en train de changer.

Les diverses communautés chrétiennes pourraient indiquer prophétiquement des stratégies de solution à l'ensemble de la collectivité québécoise, par la manière surtout dont elles feraient face elles-mêmes à leurs propres crises internes. La manière dont elles définiraient, dans la vérité et la justice, un nouveau "modus vivendi" au sein d'elles-mêmes, pourrait servir d'exemple à la société. Certains raidissements institutionnels - du moins du côté catholique - laissent cependant songeur. Mais tout est encore possible. L'avenir chrétien ne peut rester ouvert que dans la voie de la liberté et des risques que la liberté accordée implique.

## II- Une autre perspective

### 1. Diagnostic

Y a-t-il une crise au Québec? Oui. Elle est à la fois crise sociale et culturelle.

**Crise sociale.** Elle est vécue dans le fait que différents types de société y existent simultanément. Une société traditionnelle. Une société libérale. Une société technocratique aussi, qui se manifeste avec certains grands projets. De nouveaux projets de société apparaissent également: les uns parlent d'une société collectiviste; d'autres, d'une société de participation à préparer.

Les groupes n'ont plus de contrat social qui soit commun. La crise est manifestée par le *désir* d'un nouveau projet commun. On parle d'un grand projet collectif qu'il faudrait se donner, mais on sait qu'un tel fruit ne sera cueilli qu'au bout d'un long chemin. C'est vraiment à toute la société de se donner ce grand projet, et non pas à un seul groupe de le définir pour tout le monde, car il s'agirait alors de parachutage.

Une autre caractéristique de cette crise sociale, c'est qu'on va facilement se contenter, à défaut d'un véritable contrat social, d'un dénominateur commun, en jouant un peu superficiellement avec des structures au lieu de s'attaquer à des problèmes de fond. Nous sommes ainsi amenés à une diversion par rapport aux vraies questions de notre société québécoise, qui sont des questions d'égalité, de chances dans la société, de justice.

Mais cette absence de contrat social vient aussi d'une absence d'accord sur les finalités. D'où le deuxième volet de la crise générale au Québec: la crise culturelle.

**Crise culturelle.** Car, il y a aussi une crise culturelle. Elle se manifeste par l'émergence de nouvelles valeurs: libération, justice, solidarité, fraternité, amour. Mais, de façon paradoxale, bien que ces valeurs soient d'origine chrétienne, certains groupes qui les prônent ont des distances marquées par rapport au christianisme.

Cette crise est encore manifestée par une redéfinition de valeurs traditionnelles. On parle ainsi de "vérité", comme d'une vérité de proximité avec le vécu et non plus de comparaison à des normes qui se rattachent à une objectivité. On a redéfini aussi la "fidélité": elle est définie par rapport à soi-même et non par rapport à un quelqu'un qui est au-delà de ce qu'on aimerait fai-

re, comme cela eût été le cas dans la fidélité traditionnelle. Les valeurs traditionnelles ne sont pas nécessairement disparues; mais on tend à leur donner un autre contenu.

Les mass media ont beaucoup contribué chez nous à cette crise culturelle. "The medium is the message", a-t-on dit. On prend comme contenu ce qu'apportent les mass media et nous sommes devenus dépendants de ce qu'ils nous donnent. Mais ce geste nous laisse avec des "vérités" sans enracinement.

Tout cela nous amène à vivre dans le provisoire, dans une constante confrontation de contradictoires, dans un monde changeant où la vérité est faite de noir et de blanc de façon successive.

Dans une société nettement axée sur la production et sur un type de consommation où le changement est accentué, ce mouvement incessant de changement favorise lui aussi la crise culturelle. Dans certains milieux, le changement devient la valeur suprême. Ce qui est important, c'est de changer.

Dans ce diagnostic, on peut percevoir des germes de vie et des germes de mort.

**Des germes de vie.** Dans la société québécoise, des germes de vie sont semés. Il y a l'ouverture sur un nouvel ordre social, où le chrétien peut voir une ouverture renouvelée sur le Royaume. On trouve aussi des expériences chrétiennes comme celle de certaines petites communautés où on brise avec des conformismes; des maisons de prières ou des groupes engagés dans la poursuite de la justice sociale; des expériences ouvrières, comme celle de Tricofil...

**Des germes de mort.** Mais dans un Québec en crise sociale et en crise culturelle, où coexistent différents modèles de société, il y a aussi des germes de mort.

Il y a le danger de la manipulation, d'une utilisation d'autrui pour promouvoir ses fins propres.

Certaines façons de voir la société québécoise sont affectées par des troubles visuels dont nous souffrons. Dans certains cas, ce sont des troubles de myopie: en limitant son regard à la seule école de pensée qui est la source où on s'abreuve et à laquelle on s'identifie, on refuse de chercher des traces de vérité qu'il y a dans les autres écoles de pensée. Dans d'autres cas, il s'agit de presbytie, car on veut tellement prendre de recul pour achever

une synthèse de pensée qu'on n'est plus réellement dans la vie quotidienne, que cette pensée devient une pure idéologie, une simple conception de la société, comme si elle pouvait remplacer un véritable engagement dans la vie réelle.

Il y a aussi des germes de mort dans certains dogmatismes, de même que dans des formes de néo-cléricalisme par lesquelles des clercs laïcs (on passe de clercs religieux à des clercs laïcs!) cherchent à centraliser le pouvoir.

## 2. Des leçons d'Évangile

On peut tirer de cette situation de crise des leçons d'Évangile. Un appel à la foi et à l'espérance chrétiennes.

**Leçon de foi.** Nous sommes sans doute au temps de la foi devant les grandes options. La foi nous rappelle que nous sommes appelés à quitter les sécurités que nous avons connues, sans même chercher à garder un sentiment de nostalgie, et à accepter vraiment d'aller vers l'inconnu, même vers "le large", avec un esprit de force et de solidarité, sans avoir peur des vagues.

La foi, cependant, n'est pas pure utopie, ni seulement une foi des grandes options. Elle doit être aussi une foi lucide, critique et quotidienne. Nous devons être à l'écoute de la vie et confronter ce vécu de chaque jour avec toutes les exigences de l'Évangile. Le chrétien qui est prophète, qui inspire et qui interpelle, doit être capable de donner la synthèse dynamique qu'il se fait dans son engagement: une synthèse à la fois de sa vision et de cet engagement concret qui le plonge dans la tâche de la transformation de la société dans laquelle il vit.

**Leçon d'espérance.** Nous sommes confrontés, de plus, à une espérance qui sera proprement chrétienne. Tout en nous soutenant, elle nous porte au-delà des projets immédiats, à respecter les finalités.

C'est le défi qu'au Québec nous avons à vivre: que des communautés chrétiennes puissent réconcilier leur célébration des sacrements et leur action dans la société où ils sont profondément engagés.

## 3. Une question se pose

Une grande interrogation demeure donc. Cherchant à construire un Québec d'après différents modèles, les différents groupes – dont certains sont assez loin du christianisme – pourront-ils collaborer? A

quelles conditions? Le pourront-ils avec seulement comme base un commun dénominateur? Ou bien ne faudrait-il pas tenter cet effort de collaboration dans un authentique respect de ce qui est propre à chacun?

Il y a des gens qui tendent la main aux chrétiens pour travailler ensemble avec eux à la construction de notre société, mais qui oublient peut-être trop que le chrétien s'interroge toujours au sujet des finalités poursuivies. Il a les siennes propres et il reste critique devant celles qui ne cadrent pas avec elles. Les chrétiens ont toujours comme mission dans le monde de construire une nouvelle civilisation chrétienne. Le test d'une véritable collaboration avec eux est dans le respect de cet objectif. Jusqu'où des groupes qui sont tournés davantage vers l'accueil du nouveau prendront-ils des distances par rapport à la finalité qu'entrevoit le chrétien?

Plus profondément, à quel point, finalement, des conceptions différentes de la société, des idéologies, pourront-elles se rejoindre? Car, il faut bien le noter, il y a des vécus sociaux contradictoires, irréconciliables, au plan de la lecture terminale que l'on peut en faire.

Le chrétien vise un modèle de société à l'intérieur de laquelle toutes les exigences de l'Évangile vont pouvoir se retrouver: à la fois, la fraternité, la justice, l'amour, la liberté, et la possibilité pour chaque être de dire: si je suis à l'image de Dieu, c'est une vérité que je dois pouvoir manifester dans mon adhésion à la société dans laquelle je vis.

Il n'est pas sûr que les non-chrétiens vont partager avec les chrétiens les mêmes priorités. La question se pose alors: comment va-t-on en arriver à pouvoir dégager sur le plan social une vision commune des fins que l'on poursuit en société? Comment ce processus se poursuivra-t-il dans un authentique respect de ce qui est propre à chacun?

Certainement que l'on n'arrivera pas à trouver les réponses à ces questions et à forger un tel consensus, par un discours seulement. Il faut que nous tentions des expériences, songeant d'abord, non pas tant à des grands projets collectifs, mais à des projets à ras de terre qui nous obligent à une attention au vécu, au quotidien. Nous n'aurons au Québec de nouveau contrat social que dans la mesure où nous réaliserons maintenant de ces projets à ras de terre.

## III- Une réflexion à poursuivre

L'échange en plénière qui suivit les exposés, ce soir-là, ne put se prolonger. Et malheureusement, durant les restes de la session – pourtant une session œcuménique –, il ne fut pas repris. La question, apparemment assez théorique mais en réalité pleine d'implications et de répercussions très concrètes, reféra vraisemblablement surface.

Il ne faudrait pas simplifier le problème et croire que ceux qui mettent davantage l'accent sur une liberté plus grande, le respect de la personne individuelle, le déplacement, le renouvellement et la diversification des valeurs, un respect plus soigné des règles du jeu démocratique, nient nécessairement l'objectivité et les finalités. Ni penser que ceux qui soulignent l'importance des finalités et de l'objectivité, le respect de ce qui est propre à chacun, nient la nécessité, pour une société pluraliste, de ce jeu démocratique qui doit aider dans la recherche d'un consensus. Les uns ne parlent pas toujours au même niveau d'analyse que les autres. Seule une discussion plus ample et plus serrée permettrait d'y voir plus clair.

Y a-t-il "réduction" de valeurs transcendantes, comme s'il n'y avait aucun pôle de référence? Y a-t-il "réduction" de cette fraternité, composante primordiale d'une société pluraliste pleinement humanisée, comme s'il n'y avait pas, dans la diversité, place pour ce genre d'"œcuménisme"?

Peut-on plus directement considérer qu'il y a plusieurs phénomènes qui chevauchent: d'une part, un déplacement et une diversification de valeurs, ce qui ne serait que de l'ordre d'une crise sociale; mais, d'autre part, en même temps, en présence de contradictoires qui se développent au plan de grands idéaux à poursuivre ensemble *en société*, une véritable crise culturelle dans le sens d'une crise des valeurs? On peut croire que dans le cas de bien des personnes individuelles qui continuent à se chercher longuement, il y a une crise de valeurs. Mais il faut également poser le problème au plan de la collectivité.

Si la démocratie que l'on invoque comme clé de solution se ramenait à une pure mécanique, à un simple jeu de forces, il reste le danger du cercle vicieux par lequel un nouveau groupe victorieux (majorité qui a la force ou minorité qui tente des coups de force) peut lui-même retomber dans l'injustice. C'est le problème des conflits possibles entre la loi civile et une vision des grandes orientations de la morale. C'est un problème de liberté.

En plus de l'arme pacifique du dialogue et de l'effort d'évangélisation, les chrétiens, et surtout la hiérarchie, doivent s'interroger, avec le reste de la société, sur la nature et l'accueil de leurs interventions politiques collectives, non-partisanes mais politiques cependant, dans notre système démocratique.

Pas uniquement par faute de temps, mais aussi, semble-t-il, pour amortir un peu le choc d'affrontements délicats, les exposés ont été faits, pour une bonne part, ce vendredi soir de la session oecuménique, à mots couverts. On faisait des allusions. Une discussion plus ouverte eût nommé des coupables: quelles institutions, en quels cas, abusent ou essaient d'abuser de leur pouvoir; quels privilèges on cherche à protéger; quels dangers concrets on redoute. Certains gestes de l'Eglise institutionnelle semblaient visés. Et par ailleurs, dans le monde pluraliste qui entraîne avec lui des forces non-chrétiennes, on faisait, par moments ce soir-là, assez nettement allusion aux dangers du marxisme, négligeant alors trop facilement, semble-t-il, le fait qu'il y a, à côté de marxistes non-chrétiens, des chrétiens marxistes.

L'Eglise ne pourra pas rencontrer le problème que pose le marxisme dans la société sans au préalable l'aborder à l'intérieur d'elle-même, plus ouvertement. Ce problème en soulèvera bien d'autres. C'est alors, surtout à l'occasion de la discussion sur des questions particulières, que l'Eglise québécoise découvrira si elle est véritablement lieu de confrontation en vue de la construction d'un consensus dans la fraternité. Il faut des constructeurs de ponts, a-t-on répété à cette session. Mais, pour cela, il faudra aller plus loin pour dissiper certaines ambiguïtés et incompréhensions, et pour approfondir ce qu'on entend par liberté.

## Lecture du mois

# Propos du professeur Fourastié sur la condition humaine

par Richard Arès\*

Parmi les professionnels de la pensée et de l'écriture, rares sont ceux qui, à un moment ou l'autre, n'ont pas eu à entrer en contact avec ce penseur original et cet écrivain prolifique qu'est le professeur Jean Fourastié, aujourd'hui éditorialiste au quotidien *Le Figaro* de Paris. Avant déjà à son crédit plus d'une quinzaine d'ouvrages, dont quelques-uns traduits en plusieurs langues, tels que *Le grand espoir du XXe siècle*, *Les conditions de l'esprit scientifique*, *Essais de morale prospective*, *Lettre ouverte à quatre milliards d'hommes*, *Comment mon cerveau s'informe*, etc., voici maintenant qu'il en publie un autre, dans lequel il expose les résultats de ses recherches et le fond de sa pensée sur l'homme, plus précisément sur la condition humaine (1).

L'ouvrage comporte dix-sept chapitres et fait partie de la collection dirigée par Max Gallo: LA VIE SELON..., c'est-à-dire que sont indiqués à l'avance les titres, comme autant de sujets à traiter. L'auteur a fait précéder le tout d'un "Envoi", dont je ne peux m'empêcher de citer les premières lignes:

Dans un monde où rien n'est sûr — pas même le pire, pas même la nature de la lumière —; dans une humanité qui sait de plus en plus de choses sans importance et de moins en moins l'essentiel; à une époque où les pouvoirs croissants de l'homme sur lui-même et sur la nature en viennent à engendrer plus d'angoisse que d'espoir; à l'heure où abondent les moyens, mais où les fins pâlissent, où le désarroi donc gangrène la puissance, une série de livres

comme celui-ci trouve une place normale.

Au cours de ses considérations sur l'homme, l'auteur utilise constamment certaines expressions qu'il importe d'abord de définir si l'on veut bien comprendre sa pensée. Par exemple, "paléocéphale" et "néocéphale". Le premier, écrit-il, nous est commun avec les animaux. Le second n'atteint que chez nous son développement; il est le siège de la vie intellectuelle consciente, de la mémoire conceptuelle, facteur du langage, de la culture. Autre expression: "Atala et Citroën". Deux pôles coexistent chez l'homme: "Le pôle Atala (j'ai pris pour le nommer le personnage de Chateaubriand) représente le sentiment, la sensibilité, le rêve, la poésie, la spontanéité, les motivations de l'homme traditionnel. Le Pôle Citroën représente la rationalité, le calcul, l'efficacité. Sommairement, Atala c'est le coeur, Citroën la raison. "Reste une autre expression qui revient très souvent: le "réel" et le "surréal": le premier est ce milieu physico-chimique dans lequel nous sommes plongés et qui peut être pour nous la source de stimuli sensoriels; le surréel, lui, est l'oeuvre du cerveau humain; il désigne les concepts, les principes, les règles, qui permettent à l'homme de conduire sa vie et de connaître le monde réel: "A la lettre, il est impossible à l'homme de vivre sans ces croyances surréelles, sans ces affirmations surréelles, sans lesquelles nous ne pourrions ni prendre de décision, ni agir donc, et pas même percevoir le réel" (p. 228).

Ces précisions données, jetons un

\* Le P. Arès, S.J., est président de l'Académie des Sciences morales et politiques (Québec).

1. Fourastié, Jean: *Le long chemin des hommes*. Coll. "La vie selon...". — Paris, Editions Robert Laffont, 1976, 287 pp.

regard sur quelques sujets traités dans cet ouvrage.

## Le bonheur, l'amour, le plaisir

Plus qu'à toute autre chose: richesse, pouvoir d'achat, connaissance, culture, au-delà de la liberté même, l'homme aspire au bonheur, au plaisir, à l'amour. La grande désillusion des années soixante, du moins en France, "résulte du simple fait que l'on peut être riche sans être heureux, et que même, probablement, il est plus difficile d'être heureux quand on est riche et "cultivé", que lorsque l'on est dans un certain état de pauvreté". Le progrès économique n'a donné qu'une partie des fruits que les hommes attendaient de lui: les fruits matériels, non les spirituels. Plus généralement, il semble même que les capacités de l'espèce humaine de parvenir au bonheur aient régressé. Les valeurs qui ont fait et font ainsi progresser l'humanité ne sont pas les mêmes que celles qui lui donnent le bonheur.

On distingue habituellement plaisir et bonheur. Le mot plaisir est souvent au pluriel; le mot bonheur très rarement. Il y a pour l'homme quantité de plaisirs; il n'y a qu'un bonheur. Or le plaisir même est difficile à atteindre pour l'homme; car si l'accumulation de plaisirs ne donne pas le bonheur, elle ne donne pas non plus le plaisir même: les plaisirs s'éteignent les uns les autres; ils engendrent la satiété, la saturation, le dégoût, le refus. La course aux plaisirs aboutit souvent à la *frénésie*, c'est-à-dire à l'agitation indéfinie à la recherche de nouveaux plaisirs, de nouvelles sensations (spectacles, radio, TV, réunions, discussions, copulations, voyages, lectures, actions décousues et disparates...). Elle étend l'individu en surface et le réduit en profondeur. "Elle tue la méditation et ainsi interdit l'édification de la personnalité: l'être devient une mosaïque de sensations éphémères qui, en long terme, s'éteignent et se contredisent. Elle aboutit à l'instabilité, à l'inquiétude, à l'angoisse... Loin de construire le bonheur, les plaisirs le démembrant, et, en le démembrant, le détruisent" (p. 67).

L'amour est congénital au bonheur. L'ambiguïté de l'amour aujourd'hui, son démembrant sont ainsi à la fois l'une des causes de la régression du bonheur et l'un des

facteurs les plus angoissants de la crise de l'humanité contemporaine.

"Il y a lieu de craindre que la présente dissociation du plaisir sexuel et de la procréation ne lui porte un coup fatal. Coupé de la procréation, l'acte d'amour n'est plus qu'un exercice glandulaire qui tient de l'extase, de l'ivresse et de la drogue: un plaisir, et non plus le bonheur... Que deviendront ces couples, ouvertement constitués, sans engagement sacramental, sur l'agrément, l'intérêt à court terme, sur le contrat égocentrique donc, révoquant à tout moment, des sentiments instantanés, des avantages réciproques? Tous les psychologues, médecins, éducateurs d'enfants s'accordent aujourd'hui à dire l'importance des soins et de l'amour maternel dans la formation des hommes" (p. 72).

Il faut insister sur l'essentiel: l'homme a une faculté biologique de bonheur. A moins qu'il ne soit aigri, perversi, par une construction surréelle abusivement, erronément dépréciative et contestataire du réel, l'homme même, dans la continuité de l'instinct animal, est apte au bonheur. Pour lui aussi les joies débordent sur les peines.

"L'érotisme tue l'amour, et la pornographie tue l'érotisme. L'homme s'ampute en peu de temps non seulement du bonheur, mais du plaisir et du désir même. Il se conduit à l'atonie. L'innovation, l'erreur, la faute, sans doute, des temps actuels, est d'assigner à l'homme, le bonheur comme objectif conscient, et plus encore: de chercher le mieux-être à travers le plus-être.

S'il fallait être fort, riche, intelligent pour être heureux, seuls les superbes le seraient et les humbles ne pourraient l'être. Or, c'est en général l'inverse qui est vrai... On a cherché, on cherche à construire le bonheur sur le plaisir, on cherche le bonheur dans et par le plaisir, on l'attend de la consommation, de la richesse, de l'égalité, de la société... On a échoué, on échoue, on échouera...

Comment donc ont fait, comment donc font encore, nos millions d'ancêtres, nos millions d'"anciens" qui furent, qui sont heureux, et même dans la misère et la douleur? La procédure est simple, elle a fait ses preuves. C'est d'avoir une foi, une croyance, une conception du monde, accordée au réel et transfigurant le réel, donnant une signification à la

vie, au travail, à la peine, à la joie, au plaisir, au sacrifice..." (pp. 81-82).

## La politique, le capitalisme, le socialisme

L'auteur consacre un long chapitre à la politique, mais il y traite presque entièrement de la confrontation entre capitalisme et socialisme. Son point de départ est le colloque tenu à Suresnes, en France, en juin 1975, à l'initiative du parti socialiste français, qui y avait convoqué 32 experts internationaux. Après avoir énoncé les idées majeures lui paraissant découler de cet événement, il ajoute que, en ce qui concerne l'action immédiate, ces idées et ces recommandations diffèrent peu de celles qui ont cours dans les milieux "libéraux", dans les partis non socialistes, et que même "les conditions de réussite du socialisme (efficacité du travail, limite de la croissance des revenus à la croissance de la production, etc.) sont aussi des conditions de réussite du "capitalisme" (p. 144). De plus, parmi les objectifs à long terme, tous ceux qui sont *concrets* (c'est-à-dire susceptibles de décisions gouvernementales ayant des résultats observables) paraissent, non pas propres au socialisme, mais communs aux différentes familles politiques de France: l'élimination (ou du moins la réduction) du chômage; celle de l'inflation; la poursuite de la croissance économique, mais avec une considération de plus en plus ferme pour la qualité de la vie et la préservation de la nature; la recherche de l'égalisation des revenus et aussi des pouvoirs.

D'où vient alors l'opposition, irréductible, semble-t-il, entre les deux systèmes? C'est d'abord, selon le professeur, la croyance, chez les socialistes, à l'existence "absolue" de deux systèmes sociaux: Le socialisme, Le capitalisme. Les deux mots ne sont écrits qu'en opposition l'un de l'autre, presque toujours au singulier. "Le socialisme est le régime social qui fait le bonheur du peuple, il est l'avenir. Le capitalisme fait le malheur du peuple, il est malade, il est mourant. "A partir de cette idée centrale, il n'est pas facile de distinguer *des* socialismes plus ou moins valables, ainsi que *des* capitalismes plus ou moins imprégnés de socialisme.

"Dans son principe, le socialisme recherche immédiatement l'état ra-

tionnel, s'impose, tout de suite, et à tous les citoyens, sinon à tous les peuples. Les capitalismes n'ont pas de principes, ils ont moins de foi en la rationalité; c'est pourquoi ils s'accrochent le plus souvent d'objectifs flous et de délais indéfinis" (p. 147).

Utilisant au singulier les mots "socialisme" et "capitalisme", les réduisant donc à l'essentiel, l'auteur dégage trois des caractères de chaque "système":

"1. Le *Capitalisme* est avant tout empirique; 2. Il compte pour faire marcher et évoluer la société, et notamment pour assumer la production et la consommation, sur la multiplicité et l'originalité des initiatives et des entreprises individuelles; 3. il accepte le profit (c'est-à-dire la différence entre le prix de revient des produits fabriqués et le prix de vente libre sur le marché non réglementé) comme l'un des moteurs majeurs de l'entreprise et comme le contrôleur nécessaire de l'efficacité du travail.

1. Le *Socialisme* est avant tout un rationalisme; 2. il pense que la décision centralisée, disposant de puissants moyens d'information et de traitement de l'information, basée sur de corrects "modèles" scientifiques, est très supérieure au tohu-bohu résultant des initiatives individuelles et doit rallier l'unanimité des citoyens; 5. il récuse le profit individuel (et à la limite même les autres moyens de stimulation individuelle auxquels recourt communément le capitalisme: pouvoir, gloire, notoriété, hiérarchie, décorations...) comme moyens nécessaires à l'initiative et à l'efficacité du travail" (pp. 149-150).

Les deux systèmes, conclut l'auteur, ne peuvent durablement fonctionner à l'état pur: les systèmes réels ne peuvent être que des compromis entre les deux. C'est bien en fait ce qui se passe dans tous les pays développés.

### Le sens de la vie, la foi

C'est un troisième thème que le professeur Fourastié traite abondamment et sur lequel il a déjà pris position dans ses ouvrages antérieurs. En bref, il constate que, dans le passé, il y a eu des hommes qui ont cru dans le surnaturel, pratiqué des religions, observé des rites, et que maintenant l'"incroyan-

ce" devient générale. Les religions, tant populaires que savantes, sont en déroute. Même sur les principes les plus anciens de la doctrine et de la morale, il n'y a plus de foi commune. Chaque jour dans le monde, des dizaines de milliers d'hommes cessent la pratique de leur religion ancestrale et tombent du surréel enchanteur dans la morne sécheresse du réel. La science donne à nos peuples les moyens de vivre; elle leur retire les raisons de vivre.

C'est là une tendance qui lui paraît devoir conduire l'humanité vers des crises tragiques et prolongées. A ceux qui soutiennent que le temps

### la religion du troisième millénaire... conçue comme résultant d'une alliance entre la science et la religion la plus évoluée d'aujourd'hui, c'est-à-dire le christianisme.

de la religion est passé et que "l'humanité est devenue adulte", le professeur Fourastié répond qu'il ne partage pas cette opinion, laquelle doit être considérée, aujourd'hui, comme scientifiquement erronée.

"D'abord, que l'humanité puisse se déclarer "adulte" est une affirmation naïve; au siècle même des guerres mondiales, de longues guerres civiles, de déchirements idéologiques, d'exactions politiques et raciales, l'humanité serait adulte?... Ensuite, il est aujourd'hui certain que la science, si efficace dans sa découverte du comment, est impuissante à éclairer le *pourquoi*; elle n'a pas donné de signification au cosmos, ni à la vie de l'homme; elle ne peut décrire des fins dernières qui ne pourraient être expérimentalement constatées qu'à la fin des temps, s'il doit y en avoir une" (p. 203).

On a abandonné aujourd'hui l'opinion que la science puisse fonder une philosophie, une conception du monde, qui explique l'homme à lui-même, et réponde aux interrogations les plus simples: le cosmos pour quoi faire? La vie pour quoi faire? Pourquoi suis-je là? Quelle est la signification profonde, la raison, la cause, la finalité de l'existence? "Il faut dire plus. *L'humanité en est venue à une période de son évolution, où une réflexion et une information sur ces fins dernières sont nécessaires à sa survie*" (p. 205).

En Occident, l'ère de la "société de consommation" touche à sa fin. Il ne s'agit plus seulement aujourd'hui de donner aux hommes à travailler et à consommer. *Il faut leur donner à vivre*, leur donner une conception du monde. L'homme d'aujourd'hui ne trouve de signification ni à l'univers, ni à sa propre vie, ni par conséquent à la société; il ne peut donc connaître le bonheur, car *l'insignifiance exclut à la fois le bonheur et la rationalité*. Un redressement décisif s'impose, redressement qui ne peut se produire que par l'avènement d'une conception du monde, d'une religion valable pour le troisième millénaire.

En bref, cette religion du troisième millénaire, le professeur Fourastié la conçoit comme résultant d'une alliance entre la science et la religion la plus évoluée d'aujourd'hui, c'est-à-dire le christianisme. Malheureusement, cette conception le conduit à donner un sens nouveau et élargi du mot "Révélation", lequel comprendrait non seulement les Livres saints, mais aussi les témoignages des nouveaux "Pères de l'Eglise" ainsi que les grands résultats apportés par la science.

Si conciliant, si sympathique qu'il se veuille, le chrétien ne peut, cependant, aller jusque-là.

Conservez

## RELATIONS

Reliures de votre collection 1976

— le lecteur fournissant sa collection \$8.95

— si nous fournissons la collection \$16.95

Cartables: \$5.95 (par la poste \$6.50)

8100, boul. Saint-Laurent  
Montréal H2P 2L9  
387-2541

# Eglise québécoise et Cinéma

## Pour de nouvelles approches

par Yves Lever

*Notre collaborateur Yves Lever vient de terminer à l'Université de Montréal une longue thèse où il étudie l'histoire des relations entre l'Eglise québécoise et le cinéma diffusé chez nous. Nous publions ici une partie de ses conclusions.*

---

### Résumé d'une longue histoire pas très drôle...

---

L'histoire de l'intervention pastorale de l'Eglise québécoise dans le nouveau champ culturel ouvert par l'apparition du cinéma peut se résumer en deux séries d'actions articulantes soit une *opposition systématique*, soit une *tentative de contrôle*. Sous-jacente à toutes ces actions tout en commandant l'organisation, une même attitude constante: la peur profonde devant cette nouveauté dont on ne pouvait ni délimiter les contours ni entrevoir clairement toute l'influence.

Cette attitude apeurée surgissait-elle d'une ignorance ou d'une méconnaissance du fait cinématographique? D'une certaine ignorance, certes, car pas plus que les intellectuels occidentaux en général le clergé québécois ne bénéficiait-il d'une théorie du cinéma ni d'études scientifiques sérieuses sur le pouvoir de l'image, sur son influence idéologique, sur ses modalités de formation (imposition de formes) des esprits, sur sa puissance de suggestion ou de répression des passions, sur la genèse et la structuration d'un univers symbolique. Est-il besoin de mentionner ici que ces

études scientifiques n'en sont encore qu'à leurs premiers et timides balbutiements?

Mais d'une méconnaissance, non. Dès les années vingt, les textes que nous avons cités le prouvent, on a très bien saisi l'essence du phénomène cinématographique en le définissant comme un "dévergondage de l'imagination", un formidable outil de propagande, et un divertissement / diversion / évocation des réalités présentes (dans le temps et l'espace). Tous les autres moyens et techniques de communication sociale (les arts en général, la presse, la radio, l'imprimerie) remplissaient concurremment ce triple rôle, mais aucun encore (il faudra attendre la télévision) ne l'avait fait aussi massivement, c'est-à-dire avec autant de poids et d'extension chez les masses. Rien, autant que le cinéma, ne pouvait *faire rêver, fournir une école parallèle et détourner de la vie ordinaire* les Québécois en général, mais surtout les jeunes.

L'Eglise québécoise, de son côté, diffusait un discours autant culturel que religieux et possédait un quasi-monopole sur la vision du monde proposée (imposée?) à la masse des gens. Par son contrôle presque total sur la production culturelle, sur l'école et sur la moralité publique, par son pouvoir de censure et d'exclusion (excommunication) des déviants, elle assumait le rôle

de principal définisseur de l'idéologie dominante, déterminait les structures essentielles de l'univers imaginaire de la masse, peuplait le "ciel" québécois de ses héros autant à imiter qu'à admirer et, pour la vie quotidienne, fixait un ensemble de comportements susceptibles d'assurer "la suite du monde"(1) personnel et collectif. Rien de surprenant alors que le cinéma, par ses effets sur le rêve et l'imagination populaires, par sa proposition d'univers et de connaissances parallèles, par sa diversion de la vie ordinaire et rangée, apparaisse comme une menace sérieuse à la "suite du monde". Car, avec les autres massmedia, mais avec plus de puissance qu'eux, il dé-régla un système bien en place, il dés-ordonnait (bouleversait l'ordre de) la connaissance, dé-rangeait (brisait les rangs de) toutes choses et détournait de l'essentiel tel que perçu. Il ouvrait un champ culturel non-contrôlable et laissait émerger un ordre mal défini et ambigu. Au sens strict du terme, il ne pouvait apparaître que comme "délétère" (Card. Léger). Il ne semblait pas "ordonné" à la "gloire de Dieu et au salut des âmes", personne n'en-

---

1. Cette expression est de Louis Harvey, un des principaux personnages du premier long métrage de Pierre Perrault et Michel Brault. Celui-ci l'a retenue pour titrer ce film: **Pour la suite du monde**.

visageant la possibilité que le déblocage de l'imagination puisse dynamiser un nouveau type de démarche religieuse de la même manière que l'exacerbation de la soif peut provoquer à chercher davantage la source. Simple question de logique et de cohérence, alors, que de chercher à l'éliminer du décor ou, après constatation de cette impossibilité, de chercher à assumer un contrôle le plus fort possible pour en quelle sorte limiter les dégâts.

Ce n'est donc pas par méconnaissance du cinéma que l'Eglise québécoise s'y est opposée, mais plutôt par une intuition très juste de sa véritable nature. Que, dans la conjoncture historique de l'époque, cette opposition ait été pertinente est une autre question. Nous croyons en fait qu'elle ne le fut pas. Car l'imaginaire québécois tout autant que son système de comportements et les codes symboliques qui le commandaient se devaient alors d'être bousculés (dérangés, désordonnés, déréglés) pour laisser émerger la nouvelle anthropologie dont tout le monde avait besoin pour s'adapter au nouveau monde ambiant technologique et entrer dans le vingtième siècle culturel. Non pertinente cette opposition-censure, car elle devait retarder pendant au moins un quart de siècle l'avènement d'une créativité cinématographique locale comme celui d'une tradition critique par rapport à tout le cinéma étranger diffusé ici. Non pertinente encore, car, avec d'autres types d'interventions, elle contribuait à faire de l'Eglise, aux yeux de l'opinion publique, une ennemie du plaisir, du rêve et du progrès, à l'éloigner des masses, à alimenter le soupçon sur la valeur de son autorité et à lui faire perdre finalement toute crédibilité dans les milieux reliés directement au cinéma. Non pertinente enfin, car elle servait directement de "cou-

verture idéologique" ("front") aux forces politiques conservatrices qui allaient plus tard prendre le nom de "duplessisme".

## Deux intuitions à reprendre

Et pourtant, deux intuitions fondamentales, dont on n'a malheureusement pas tiré toutes les conséquences pratiques, auraient pu commander un tout autre type d'interventions car ce sont celles-là mêmes qui animent aujourd'hui les courants les plus intéressants des recherches filmiques et cinématographiques. Il s'agit premièrement de la *non-neutralité de l'art* et deuxièmement de l'*influence du cinéma américain sur nos modes de vie*.

### a) Fonction idéologique de l'art et de la morale

Première intuition fondamentale: *l'art n'est jamais neutre*. En liant constamment le problème du cinéma à celui de la morale, donc à celui des comportements vitaux, les textes cléricaux justificatifs des interventions affirmaient la non-neutralité de l'art. Avec *Vigilanti Cura*, on admet *en théorie* que les moyens de diffusion comme le cinéma sont en quelque sorte neutres puisqu'ils peuvent servir autant au bien comme au mal de l'homme, mais on réaffirme que *dans la pratique*, "l'art a comme tâche essentielle et comme raison d'être même, d'être un élément de perfectibilité morale de tout l'être et c'est pourquoi il doit lui-même être moral"(2).

Utilisant un langage différent et mises au service d'une autre cause (un autre type de "perfectibilité" que celui proposé par l'encyclique), les meilleures études contemporaines sur l'idéologie du cinéma n'affirment pas autre chose (3). L'emploi de la grille marxiste (dont on ne peut se passer) pour l'analyse des conditions de production et d'exploitation du discours filmique dirige immédiatement la réflexion sur des questions simples comme celles-ci: quelle est la fonction sociale de tel film? qui a intérêt à sa production et sa diffusion? quels comportements du public veut-il changer (ou éviter de faire changer)? à qui profite-t-il? comment et à

quels niveaux? quels intérêts économiques, et partant politiques, sert-il? changer la vie ou bien la chanter? contempler le monde ou bien la transformer? subir l'histoire ou bien la façonner? mystifier le public ou bien nommer clairement les classes sociales, les autorités, les idoles, les sentiments, les émotions? un cinéma de consommation ou bien générateur de conversations?

En d'autres termes, ceci revient à poser le problème de la vérité cinématographique en fonction de son *utilité* plutôt que de ses *critères de beauté*. D'une façon *matérialiste* plutôt qu'*idéaliste*. Dans un registre *historique* plutôt que *mythique*. Brecht disait: "Le cas échéant, quelqu'un peut sortir d'un théâtre les mains pleines, mais il ne sortira d'aucun théâtre au monde avec plus de mains qu'il n'en avait en y entrant"(4). Deux questions précises alors: *les mains pleines de quoi?* Et, s'il est bien vrai que personne ne sortira d'aucun théâtre (ou cinéma) avec "plus de mains", *qu'est-ce que le spectateur aura le goût de faire (pourra faire) avec celles qu'il possède et ce qui les remplit?*

### b) Refus de l'américanisation

La deuxième intuition fondamentale à conserver et à développer répondait en partie à ces questions. "Pour une part, notre américanisation vient du cinéma", disait le Cardinal Villeneuve après les Chanoine Groulx, Georges Thuot, Herma Bastien, etc. Affirmation que l'on n'a que fort peu cherché à prouver et à expliciter, tout le monde se contentant d'expressions vagues touchant surtout la morale et une certaine vision de l'histoire. Ici encore, nous avons une intuition qui a suscité parmi les meilleures recherches contemporaines, lesquelles mettent à contribution la science politique, la sémiologie, la sociologie, la psychanalyse et l'histoire pour en arriver à des conclusions fort probantes (5).

2. *Vigilanti Cura*, p. 2

3. Ne mentionnons ici, pour exemple, que: Brecht, Bertolt, *Sur le cinéma*, L'Arche, Paris, 1970; Lebel, Jean-Patrick, *Cinéma et idéologie*, Editions sociales, Paris, 1971; Cohen-Séat, Gilbert et Fougeyrollas, Pierre, *L'action sur l'homme: Cinéma et télévision*, Denoel, Paris, 1961; les quatre numéros de la revue *Champ libre*, Montréal, 1971-1973; des dizaines d'articles à ce sujet dans les *Cahiers du cinéma*, *Cinéthique*, etc.

4. in *Sur le cinéma*, p. 107.

5. Ne mentionnons ici, parmi les meilleurs exemples, que Guy Hennebel, *Quinze ans de cinéma mondial*, Cerf 7e art, Paris 1975; Pour une sociologie du cinéma, numéro spécial de *Sociologie et sociétés*, vol. 8, no 1, avril 1976, Les Presses de l'Université de Montréal; *Rencontres internationales pour un nouveau cinéma* (à Montréal 1974) 4 cahiers publiés en 1975 par le Comité d'action cinématographique (Montréal).

La nécessité d'une décolonisation culturelle après celle des structures politiques dans le continent africain, les luttes révolutionnaires pour de nouveaux régimes politiques en Amérique Latine, l'idée de "révolution culturelle" propagée par la Chine et les difficultés d'implantation des nouvelles cinématographies nationales dans tous les pays du Tiers-Monde ont quasi imposé ces études sur les mécanismes de fonctionnement économique et l'influence du cinéma hollywoodien (ce qui veut dire presque tout le cinéma mondial). On y analyse très bien comment Hollywood a petit à petit imposé sur presque toute la planète une normalisation de la dramaturgie et des contenus filmiques, comment ceux-ci précèdent ou justifient après coup l'impérialisme économique et politique des compagnies multi-nationales et du gouvernement américains, comme n'importe quel gouvernement réactionnaire a intérêt à les utiliser pour "normaliser" sa dictature et ses mesures de répression, ou encore pour divertir sa population des enjeux importants (6). Que "l'américanisation" de nombreux pays, dont le Québec, soit due pour une bonne part au cinéma hollywoodien ne fait plus maintenant aucun doute. Reste maintenant à en tirer les conséquences pratiques pour chaque pays et à inventer de nouveaux types d'intervention culturelle - et un nouveau cinéma -, dans chaque capitale, ce qui de fait est amorcé un peu partout avec une certaine efficacité.

## Pour de nouvelles interventions

Dans ces nouvelles interventions nécessaires, l'Eglise québécoise peut-elle collaborer avec pertinence? Nous pensons que oui. Avant de formuler quelques propositions

6. En citant quelques titres de paragraphes de l'étude de Guy Hennebelle, soulignons les principales avenues de recherche: "le langage de la réalité", "illustration exacerbée de l'individualisme", "manipulation des émotions", "la falsification historique", "l'oppression de la femme", "la mythridatisation de la violence", "le racisme", etc...

7. C'est le titre d'un livre de Jean-Guy Dubuc publié chez Beauchemin, Montréal, 1971. Disons, pour être juste, qu'il ne se trouve pas que des considérations idéalistes dans cet ouvrage.

sur les grandes lignes possibles de cette collaboration, disons d'abord les écueils qu'elle devrait éviter.

### A. Quelques erreurs à éviter

1. L'intervention ne devrait plus originer des autorités ecclésiastiques ni d'institutions commandées par elles. Plutôt, elle serait le fait de chrétiens engagés qui sauraient se donner une formation tout autant cinématographique que politique et religieuse pour ne pas se laisser "embobiner" ni à un niveau ni à l'autre. Ces chrétiens devraient apprendre à trouver un langage commun avec les autres sciences interrogeant le cinéma. Ceci nous apparaît très important, car nous savons par expérience que les mots de "langage", "signe", "symbole", "code", etc., ne sont pas employés avec le même sens dans les facultés de théologie que dans les autres lieux universitaires.

2. Elle ne se ferait plus seulement (et peut-être plus du tout) au moyen d'instruments (genre revue spécialisée de critique) ou d'organisations (genre collège privé "recyclé") contrôlés par des clercs, lesquels ne rejoignent finalement que le "public interne" de l'Eglise et n'ont que fort peu d'impact sur la société et le milieu cinématographique. Ceci, par ailleurs, ne devrait pas empêcher les organismes existants de faire une place à une intervention spécialisée: par exemple, le dossier spécial que la revue *L'Oratoire* consacrait au cinéma en mai 1973 sous le titre "Ne pas se laisser embobiner".

3. Elle ne rêverait plus d'un contrôle sur l'industrie (encore moins possible que par le passé) ni directement, ni par "laïcs interposés".

4. Elle n'en ferait plus une simple question de morale, surtout personnelle, à sauvegarder à tout prix (pour ce qui est du nationalisme, d'autres s'en occupent aujourd'hui fort bien!).

5. Elle ne formulerait aucune demande de censure, ni ne s'érigerait en défenseur des censures existantes, lesquelles ne servent actuellement qu'à brimer le cinéma progressiste. Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'elle ne supporterait pas certaines mesures de contingentement, c'est-à-dire l'imposition d'un pourcentage X de films nationaux sur tous les écrans, ce qui entraîne de soi une limitation du cinéma étranger mystificateur, mesures

dont l'urgence se fait de plus en plus sentir en milieu québécois.

6. Elle ne poserait plus le problème du cinéma en termes idéalistes, genre "Mass-media: pour ou contre Dieu?" (7), "conversion du cinéma, ou par le cinéma", "film idéal", "vérité et beauté", etc.. Elle essaiera plutôt de voir si et comment il agit pour ou contre l'homme concret d'ici engagé dans l'histoire. Et surtout: pour quels hommes et contre quels autres?

### B. Participer aux luttes communes

En positif maintenant, avançons quelques propositions qui, à notre avis, devraient articuler le discours des chrétiens d'ici sur le cinéma.

#### Connaissance des faits réels

1. Leurs pratiques et leur discours s'inscrivent dans ceux des groupes militants qui revendiquent une libération économique du cinéma dans notre milieu. Concrètement, cela veut dire qu'ils dénonceront avec eux les conditions de distribution et d'exploitation qui assurent une mainmise des multi-nationales américaines sur la diffusion cinématographique locale. Ils assumeront leurs critiques idéologiques, non seulement des films, mais aussi de la publicité, de la critique esthétique complaisante et du journalisme à sensations. Ils lutteront avec eux contre l'impérialisme culturel de l'"opium hollywoodien" (Guy Hennebelle) qui n'origine plus seulement de la célèbre ville américaine, mais aussi de Paris, Rome, Hong-Kong, Moscou, de tous les principaux centres de production du monde et parfois même... de Montréal. Ils entreprendront avec eux des recherches toujours plus poussées pour connaître d'une part, les effets en profondeur de cet impérialisme et d'autre part, les causes véritables de son existence et de son extension. Ceci, évidemment, en vue de le contrer partout où cela s'avérera possible.

#### Promotion du nouveau cinéma

2. Autre volet de la même opération, les chrétiens devront participer avec ces mêmes groupes progressistes à la promotion dans notre milieu du "nouveau cinéma" produit depuis quelques années par les jeunes écoles nationales. Ce "Troisième cinéma" (après l'holly-

woodien et le cinéma d'auteur) que les Africains appellent "de réveil" et les Latino-Américains "d'incitation"(8). Ces films qui initient à une nouvelle connaissance de l'homme, et surtout de l'homme opprimé, ils s'emploieront à les faire connaître et aimer par tous les moyens, car eux seuls "incitent" à un véritable changement de la vie personnelle et collective, eux seuls proposent un devenir-autre de l'homme qui tienne vraiment compte de l'histoire.

Cela suppose que les uns et les autres puissent se comprendre et partager, au moins au niveau de l'essentiel, une même conception du devenir-autre. Peut-être que, dans cet échange, les chrétiens devront reviser quelque peu leur vision - au minimum, ils devront certainement l'élucider plus clairement - mais nous croyons qu'ils ont tout à gagner, car leur "discours" culturel et religieux ne peut qu'en sortir clarifié et purifié.

### Elucidation de l'univers religieux des films

3. Dans ce travail commun de dénonciation et "d'annonciation" par le déblocage de l'imagination, nous croyons que les chrétiens peuvent apporter une contribution originale.

Depuis ses origines, le cinéma a régulièrement utilisé et mis sur écran des thèmes, symboles, personnages et récits empruntés directement à l'univers religieux. De plus, un certain nombre de films en reproduisent implicitement les codes symboliques et les structures de pensée tout en les chargeant de nouveaux contenus. Sauf très rares exceptions, cette utilisation n'obéit qu'à une préoccupation mercantile: il s'agit en somme d'exploiter un filon qui peut faire entrer beaucoup d'argent dans les tiroirs-caisses. L'effet culturel en est tout autant mystificateur que la religion s'y trouve travestie et détournée de son sens parce que mise au service du capitalisme. Il n'est sans doute pas de cas plus explicite où la religion sert d'"opium du peuple", et cela, sous le regard bienveillant ou inconscient des hiérarchies religieuses qui ne réagissent que lorsque certaines bornes extrêmes parais-

sent dépassées ("l'affaire *Theorema*", par exemple, ou les protestations contre le tournage projeté d'une "vie sexuelle de Jésus") ou lorsqu'elles-mêmes sont mises en cause.

Nous pensons que les chrétiens d'ici devraient être les premiers à dénoncer cette utilisation des éléments religieux pour un cinéma mystificateur. Mieux que n'importe qui, ils devraient posséder la formation pour comprendre le comment et le pourquoi de l'insertion de symboles religieux dans un film ainsi que les mécanismes de travestissement. Plus que tout autre aussi devraient-ils avoir intérêt à ce que les choses soient replacées dans leur juste contexte, que leur foi et leur système de valeurs ne soient plus mis au service d'exploiteurs. Tout en se rendant service, ils pourraient servir ainsi la cause générale du cinéma.

### Mythologie satanique

Dans cette voie, une thématique cinématographique mérite particulièrement d'être analysée et dénoncée ces temps-ci. Il s'agit de cette série de films (américains, allemands, italiens) exploitant explicitement la mythologie satanique. Mêlant effroyablement les niveaux de langage pour se donner un semblant de vraisemblance, mélangeant les vieux mythes sataniques avec des faits prétendument historiques, la magie et la parapsychologie avec la science et la médecine modernes, les religions avec les superstitions, citant (littéralement) aussi bien la Bible et Paul VI que les signes astrologiques, faisant intervenir des prêtres (exorcistes) aussi bien que des sorciers à l'ancienne mode, ces films confondent tout et mystifient profondément. Ils misent sur une certaine angoisse contemporaine, sur la crédulité et le besoin de sensations fortes du public et sur des refoulements de toutes sortes, non pour les "exorciser", mais pour les entretenir et les accentuer, ceci en vue de détourner les masses de la recherche de solutions à leurs véritables problèmes et de les garder dociles devant les pouvoirs établis (9). Le filon est, paraît-il, fort rentable: plus de cent millions de dollars seulement pour *Exorcist* de Blatty et Friedkin. Leur objectif n'a donc rien à voir, cela nous apparaît très clair, ni avec la diffusion de la religion ni avec la propagande anti-religieuse. Mais

pour le démontrer, il faudrait que théologiens et scientifiques chrétiens fassent la lumière sur ces cas de maladies psycho-somatiques que l'on a dans le passé appelées "possession du diable", qu'ils les libèrent de toutes connotations religieuses (et qu'ils libèrent les connotations religieuses qui s'y greffent, ce qui suppose une révision complète de la démonologie), et finalement qu'ils diffusent massivement ces explications scientifiques. Même si pour cela, il faut contredire les citations de Paul VI que mettent en exergue, pour mieux profiter de la crédulité populaire, les films comme *Magdalena, la possédée du diable* et *Des cris dans la nuit*.

### Comprendre certaines "valeurs"

Au niveau des valeurs exploitées par le cinéma, il nous apparaît que les chrétiens auraient aussi tout un travail de démystification à opérer. Presque tous les films hollywoodiens (rappelons qu'ils sont presque les seuls à être vus par les masses) "embarquent" les spectateurs dans des actions qui manipulent leurs instincts, désirs et émotions vers des valeurs plutôt en contradiction avec celles prônées par l'Évangile. Jean Collet illustre particulièrement bien cette manipulation dans son analyse du film *Z* de Costa-Gavras:

L'enquête de *Z* ne démasque rien que nous n'ayons déjà découvert. La première séquence évoquée, le meurtre auquel nous avons assisté, filmé d'un point de vue idéal, celui d'une caméra omnisciente, nous ont déjà tout appris. Les petits truands qui commettent le meurtre ont bien des têtes de truands. Et nous les avons vus assassiner. Pour que le tableau fût encore plus noir on n'a pas manqué de nous indiquer, par ailleurs, que le plus sinistre de la bande était aussi pédéraste. Alors à quoi sert l'enquête puisque nous savons déjà tout, puisque nous avons tout vu, tout jugé, tout compris? Elle sert à nous donner raison. Toute la construction de *Z* obéit à ce principe simple qu'il faut satisfaire le spectateur. Et le plaisir du spectateur ici, pendant une heure et demie, c'est de se voir confirmé dans toutes ses certitudes. Nous avons vu les méchants colonels à l'oeuvre, nous avons vu l'assassinat politique, nous avons vu comment on essaie, après coup, de faire passer le meurtre pour un accident. Nous

8. cf. *Rencontres internationales pour un nouveau cinéma*, cahier 3, pp. 29-40.

9. cf. notre article sur ce genre de film dans le dossier de *Relations* sur le diable, no 394, juin 1974.

savons tout. Et cette vérité - notre vérité - va s'imposer. Les méchants vont être confondus. Le plaisir que nous éprouvons à Z, si nous voulons bien nous examiner sans complaisance, est ni plus ni moins celui d'une vengeance (10).

Exploitation de l'instinct de vengeance, privatisation de la relation amoureuse, domination du fort sur le faible, hantise du "salut" personnel à tout prix, racisme et génocide des minorités amérindiennes ou autres, pillage éhonté du Tiers-Monde au nom d'une prétendue suprématie de la race blanche, idolâtrie d'un "star system" et exploitation des femmes, voilà ce que les chrétiens vivent malgré eux ou avec connivence au cinéma. Ne devraient-ils pas dénoncer ces "valeurs" au nom d'un Evangile qui propose de tendre l'autre joue à celui qui frappe sur l'une, qui affirme l'égalité fondamentale de toutes les personnes, hommes et femmes, races diverses, qui les invite au partage du pain et du vin dans une solidarité universelle et concrète, qui réclame l'abolition des esclavages et de l'idolâtrie, etc., etc.. Le plus souvent, la dénonciation morale n'en est restée qu'au niveau de la superficie de nudité féminine, aux relations extra-maritales, au manque d'obéissance face aux autorités diverses, à une violence dont on n'examine ni les causes ni la signification sociale. Il serait temps de passer à un autre niveau! Peut-être celui-ci rendrait-il plus croyable tout le discours éthique sur le cinéma.

10. Cité dans le numéro 241 de *Fêtes et saisons* (janvier 1970) consacré au cinéma, p. 29.

11. cf. Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Idées Nrf, Paris 1964, p. 338.

12. *Séquences* no 34, oct. 1963; interview réalisée par Léo Bonneville, analyse par Sr S-Marie-Elleuthère et Albert Fêche, pp. 24-50 et 75.

13. cf. Critique de *L'Eglise de Montréal* par Jean-Paul Rivet, 3 fév. 1972; la réaction du Cardinal Roy de Québec rapportée dans *Le Soleil* du 18 mars 1972; *Séquences*, avril 1972, pp 42-43; Lettre d'un groupe de catéchètes de L'Office québécois de catéchèse dans *Le Devoir* du 12 fév. 1972.

14. "... diviser les films en deux: ceux qui sont confortables et ceux qui ne le sont pas; les premiers sont tous abjects, les autres plus ou moins positifs." Jacques Rivette, cité par P. Straram in *Cinéma Québec*, no 44.

### Faire du cinéma un outil de changement

4. Nous pensons aussi que le cinéma peut servir d'instrument utile au niveau de l'intervention propre des chrétiens, celui de leur pastorale.

Tout d'abord, malgré (et souvent à cause de) ses aspects de travestissement de la réalité, le cinéma reste un bon lieu de connaissance du pays réel (imaginaire surtout) sur lequel doivent porter les interventions. Le plus souvent confusément, mais parfois avec beaucoup de lumière, s'y expriment les recherches de sens de l'homme et, pour parler en langage goldmannien, ses "essais de donner une réponse significative à une situation particulière, (lesquels tendent) à créer un équilibre entre le sujet de l'action et l'objet sur lequel elle porte, le monde ambiant" (11). Une connaissance donc des comportements de l'homme et de son milieu qui permet d'élucider les principales problématiques tant personnelles que collectives, condition essentielle pour une intervention pertinente sur les vrais problèmes.

### Un interlocuteur valable

Ceci suppose la reconnaissance à son niveau (pas plus, mais pas moins) du cinéma, surtout national, comme "interlocuteur valable", quand il pose ses questions à la religion. Ce ne fut pas le cas dans notre brève histoire cinématographique. Oublions un peu la période de la première vague commerciale, quand il n'existait pas encore de critique organisée, mais soulignons deux cas où la méconnaissance fut quasi totale.

En relisant l'important dossier (interview, analyse) que *Séquences* consacra à *Pour la suite du monde* de Pierre Perrault et Michel Brault peu après sa sortie (12), nous restons sidérés de voir comment les auteurs, volontairement ou non, par manque de sensibilité ou de connaissance, ont ignoré complètement le questionnement religieux que ce film pose d'une manière pourtant radicale. Ils ne semblent même pas avoir perçu qu'il témoigne, par la simple vérité des personnes filmées à l'Île-aux-Coudres, d'une vision religieuse essentiellement mythique et pré-chrétienne, alors que la seule religion enseignée en ce lieu, le christianisme, devrait supposer une vision fondamentalement historique. Paradoxe qui aurait pu susciter quelques révisions doctrinales importantes! Mais il n'en fut

rien.

Deuxième cas, beaucoup plus récent (1972), *Tranquillement, pas vite* de Guy-L. Côté et d'une communauté de base, film qui analyse les modes de regroupement et de fonctionnement de deux types de communautés chrétiennes au Québec, les paroisses et les communautés de base. Ici, les problématiques sont directement exposées à l'aide du langage habituellement compris par le monde religieux et le message se veut très explicite. Malgré tout, à cause de quelques images-choc, la "vérité" du document ne fut que partiellement reconnue de la part des autorités ecclésiales et cette part se heurta à une attitude de non-recevoir (13). Car ce film se situe parmi les "non-confortables" (14) qui revendiquent une transformation de la réalité au nom de l'histoire.

Nous ne mentionnons que ces deux cas plus explicites, mais presque tout le cinéma québécois (qui ne peut panoramiquer sur la terre d'ici sans rencontrer quelques clochers) devrait être considéré comme un interlocuteur questionnant, et provoquer la recherche de réponses significatives. Sans oublier, évidemment, ces oeuvres intelligentes du cinéma étranger (de Bunuel, Pasolini, Jodorovski, Fellini, etc.) qui, pour poser des questions plus générales, n'en prennent pas moins de pertinence à cause de leur succès de diffusion dans le milieu. "Interlocuteurs valables", ces films le sont par leur démythification constante de tous les pouvoirs qui ne s'inscrivent pas dans des pratiques de solidarité, par leur iconoclastie et leur refus de l'idolâtrie, par leur rappel constant que personne ne possède la vérité pleine et entière, surtout en matière de religion. St Paul ne disait-il pas - phrase qui convient merveilleusement bien au cinéma - "A présent, nous voyons dans un miroir, de façon confuse... ma connaissance est limitée..." (1 Cor. 13, 12).

### Dans un miroir, de façon confuse

"Dans un miroir, de façon confuse...", phrase qui donnait un titre, il y a quinze ans, à une assez merveilleuse recherche filmique du Suédois Bergmann, film fort méconnu ici. Miroir souvent déformant, parfois fidèle, mais miroir toujours révélateur que le cinéma. Mais encore faut-il accepter de se placer devant lui, de s'exposer honnêtement à sa

“réflexion” et de recevoir sympathiquement ses reflets. Encore faut-il, ensuite, se donner les moyens intellectuels d'en faire une exégèse avec les mêmes disponibilité et esprit scientifique que l'on applique à l'étude des textes sacrés et historiques, sans confusion des genres et procédés narratifs, sans présupposés ou préjugés épistémologiques, sans barrières affectives.

En plus de procurer cette meilleure connaissance du pays réel sur lequel portent les interventions pastorales, le cinéma peut aussi leur servir d'instrument efficace. Un film intelligent qui pose de bonnes questions à la religion pourra toujours servir d'amorce à des échanges fructueux sur un aspect ou l'autre du domaine religieux et permettre de creuser davantage certains niveaux. Il fournira un “vocabulaire” (images, symboles, mots, sons, expressions, etc.) pertinent à la composition du langage de l'intervention et à la formulation de propositions d'actions qui soient bien comprises par le milieu, et, pour reprendre un vieux mot encore utilisé dans nos campagnes, “acharnées”, c'est-à-dire ayant une emprise charnelle, viscérale (enracinée) sur les hommes et la réalité de ce pays (15). Enfin, la diffusion ou la promotion de certains films à haut quotient de persuasion et à problématiques justes (nous pensons surtout ici aux meilleurs produits du nouveau cinéma) pourrait “inciter” à la mise en oeuvre d'un nouveau système de valeurs directement ou “anonymement” chrétiennes (à une nouvelle forme de “pratique religieuse” en somme) tout aussi bien sinon mieux que beaucoup de sermons oraux ou littéraires. En ce domaine, presque tout reste à inventer.

### Pour la suite du monde

C'est ainsi qu'en 1962, Louis Harvey définissait l'objectif de la reprise éphémère de la pêche aux mar-souins à l'Île-aux-Coudres. Pêche-prétexte pour la réalisation du film

15. Nous avons dégagé les grandes lignes de cette “acharnation” dans notre étude “L'acharnation du cinéma québécois” publiée dans le numéro 10 de la revue *Critère* portant sur “L'enracinement”, janvier 1974 (Montréal).

16. Nous avons démontré ce phénomène dans notre critique des films *Les colombes* de Jean-Claude Lord in *Relations*, 375, oct. 1972, pp 284-285, et *Taureau* de Clément Perron in *Relations*, 380, mars 1973, pp 89-91.

de Perrault. Film à son tour prétexte pour poser, dix ans avant le Rapport Dumont, la problématique “héritage et projet”. Problématique que dans son langage coloré et ses termes de référence scientifiques le chercheur Didier Dufour définira avec humour comme “la recherche des conditions écologiques permettant l'épanouissement des souris canadiennes françaises catholiques” dans *Un pays sans bon sens* du même Pierre Perrault (1971).

Pour la suite de quel monde? Pour quelle sorte de suite du monde? Deux questions inséparables l'une de l'autre. L'idéologie réformiste de notre “révolution tranquille” a surtout mis de l'avant la seconde et ses praxis éducatives à tous les niveaux ont abouti à cette aberration de l'abandon de l'enseignement de l'histoire et, partant, d'un manque flagrant de vision historique. Pour nous, cela explique en grande partie l'échec ou les demi-succès tant de la réforme de l'éducation que des pratiques en animation sociale et culturelle, lesquelles doivent, pour espérer un minimum d'efficacité, tenir compte du pays réel de l'intervention et des intervenants. Revenir à la première question (et la poser sereinement) nous apparaît une nécessité vitale, ne serait-ce que pour une plus grande précision de ces systèmes de comportements, modes de penser et codes symboliques dont il faut opérer la rupture; sans cette précision, on risque trop souvent de reproduire les mêmes structures idéologiques qui n'en sont que plus mystificatrices lorsque “habillées” de contenus à la mode (16).

Peut-être aussi pourrait-on reconnaître, dans cette réflexion sereine, que l'intelligence de nos pères a eu des moments d'incroyable lucidité sur les problèmes de l'homme d'ici; que leur génie, en plus de défricher des terres vierges et de bâtir des villes, a aussi défriché un champ culturel dont certains produits restent tout aussi agréables à contempler qu'utiles à une ouverture vers l'avenir; qu'enfin, c'est bien avant les années soixante qu'est née chez nous une tradition de luttes anti-impérialistes. Sans nostalgie et sans mythologiser ce génie et cette tradition, il faudrait pouvoir renouer avec son dynamisme tout en se donnant de nouveaux projets collectifs aptes à susciter l'enthousiasme général.

“Souris canadiennes françaises catholiques...”, disait Dufour. Avant

même la fin du film *Un pays sans bon sens*, l'adjectif “canadiennes françaises” se trouvait remplacé par “québécoises” et cela représentait une réalité vivante (encore davantage au moment où j'écris ces lignes, quelques jours après la première victoire électorale du Parti Québécois).

“Catholiques”, quant à lui, n'était remplacé par rien! Cela signifie-t-il que la réalité sous-jacente a disparu? Nous ne le pensons pas. Certaines apparences extérieures peut-être, entre autres un langage, une morale, l'unanimité des pensées, la massification de la pratique religieuse, le triomphalisme des manifestations collectives. Mais les structures de pensée qu'il définissait demeurent présentes de même que les intuitions spirituelles qu'il cherchait à incarner et le désir de communion collective qu'il s'efforçait de combler. Alors, par quel (s) termes(s) pourrions-nous le remplacer avec la même valeur de signification? Nous croyons que le temps n'est pas encore venu d'en proposer un ou plusieurs. Car préalablement, il faudra encore beaucoup creuser, analyser et comprendre les détails et l'ensemble de nos traditions culturelles et religieuses, en connaître mieux leurs conditions de production pour en mieux saisir la portée idéologique et finalement les “décapiter” de leurs éléments accessoires et superflus pour en retrouver le souffle originel. Alors seulement pourra-t-on les remettre à leur place: soit dans le musée des “monuments inutiles” comme dit Alexis Tremblay de sa vieille horloge dans *Le règne du jour*, soit sur le marché des valeurs utiles à la construction du présent et de l'avenir.

C'est dans cette longue tâche du “décapage” de notre histoire culturelle et religieuse que nous voulons inscrire ce travail de recherche. Justement, nous voudrions qu'il contribue, avec bien d'autres travaux du genre, à meubler notre mémoire collective d'une façon plus articulée tout autant qu'il a enrichi la nôtre. Nous voudrions que cette mémoire soit assumée, dégagée de ses éléments négatifs et libérée pour une nouvelle créativité. Ceci, pour que notre “suite du monde” évite les répétitions stériles et pour qu'elle ouvre toujours davantage à la nouveauté dynamique, de quelque horizon qu'elle nous parvienne.

# L'Association Féminine d'Education et d'Action Sociale

- un mouvement qui s'adapte

par Solange Gervais\*

L'A.F.E.A.S., l'Association Féminine d'Education et d'Action Sociale, organisme féminin avantageusement connu au Québec et au Canada, a des racines profondes en province. Elle a subi plusieurs métamorphoses, cheminement de 60 ans d'activités féminines et sociales en terre québécoise.

## Les femmes s'organisent

Les premiers groupes féminins, les Cercles des Fermières, furent organisés en 1915; ils étaient constitués comme organisme d'Etat (en dépendance directe du Ministère d'Agriculture de la Province de Québec). Ces Cercles étaient accessibles à toutes les fermières sans distinction de langue, de race, de religion. Ils étaient de caractère neutre.

Mais nos femmes canadiennes-françaises très catholiques et collaboratrices de leur mari, aspirant à l'autonomie, se détachent, diocèse par diocèse, du giron du Ministère de l'Agriculture. Elles s'inscrivent aux cours par correspondance de la *Terre de Chez-Nous* et suivent de près dans une grande partie de la province le syndicat professionnel de leur époux, l'U.C.

C. En 1944, à Québec, eut lieu le premier congrès de l'U.C.F. (l'Union Catholique des Fermières), regroupant des femmes de sept diocèses: on y concrétise le voeu des évêques qui, s'inspirant des encycliques, avaient décidé de ne plus donner leur appui aux cercles des Fermières, organismes dépendant de l'Etat et juridiquement neutres. C'est ainsi que l'on se donne un mouvement féminin autonome et confessionnel ressemblant aux associations professionnelles, syndicales et coopératives. En 1950, on compte dix fédérations. En très peu de temps, l'U.C.F. se transforme en l'U.C.F.R. (l'Union Catholique des Femmes Rurales), permettant ainsi, avec une nouvelle constitution, d'accueillir toutes les femmes rurales.

En 1940, parallèlement, on commence à créer, cette fois en milieu urbain, des groupes semblables. Sept ans plus tard, c'est la formation du premier conseil provincial des Syndicats d'Economie Domestique qui deviennent, en 1952, les C.E.D. (les Cercles d'Economie Domestique). Ces Cercles voient une autre constitution, visant la formation de leurs membres et la promotion des intérêts du foyer.

## Un regroupement réussit

En 1963, des représentantes de ces deux associations, rurale (U.C.F.R.) et urbaine (C.E.D.), suggèrent la création d'un comité conjoint pour étudier la possibilité d'une union, en invitant aussi les autres groupes féminins. Après quelques rencontres, l'UCFR et les CED

restent seuls à cheminer. Leur comité confirme que les buts et objectifs sont similaires, que la différence des mentalités s'atténue! Il évalue les avantages de la force du nombre, de la solidarité d'un corps intermédiaire plus représentatif, et recommande une fusion.

Au Cap-de-la-Madeleine, le 23 septembre 1966, l'U.C.F.R. (25,000 membres) et les C.E.D. (10,000 membres) unissent leurs effectifs et se donnent une constitution adéquate. On fusionne les services et les comités; on institue, comme compromis de respect des deux milieux, les commissions rurale et urbaine. L'AFEAS est née et rajeunit son profil d'un demi-siècle!

## L'AFEAS s'adapte sans cesse

Notre histoire est le reflet de la société: notre association s'adapte, s'ajuste, colle à la réalité féminine d'hier et d'aujourd'hui. Depuis dix ans, par l'expérience de ses leaders et la formation de ses membres, ce dynamisme s'accélère, dans la fidélité aux origines, le respect de la personne et la solidarité féminine! Quand on scrute les buts et les objectifs et qu'on énumère les réalisations de l'AFEAS, on constate l'originalité de notre association et on admire la justesse de l'intuition qui a présidé à sa fondation, de même que le sens de l'opportunité qui a dès lors guidé son adaptation. L'AFEAS était à l'avant-garde dans l'éveil aux réalités sociales, surtout dans le domaine de l'éducation des adultes. Ses dirigeantes étaient aptes à bâtir des

\* L'auteur est présidente générale de l'AFEAS, dont le secrétariat général est situé au 180 est, boulevard Dorchester, Montréal, Qué. H2X 1N6. La revue mensuelle, *L'AFEAS*, a publié un numéro spécial, en août 1976, à l'occasion du dixième anniversaire du mouvement.

cours, tels celui de la "Psychologie appliquée à la petite enfance" (1966) - et surtout le "Cours de formation sociale" (1968-1969). Elles préparent en plus des animatrices pour le mouvement et voient dès le départ à l'autofinancement de cette activité de formation; cette formation a depuis été donnée à des centaines de leaders féminins, de la Côte-Nord au Témiscamingue. En 1975 et 1976, une dirigeante de l'AFEAS a animé ce cours, donné, en session intensive, à des femmes d'expression française de la Fédération des Femmes Canadiennes-françaises en Ontario et jusqu'en Saskatchewan.

Les structures constitutionnelles de l'AFEAS permettent et stimulent la participation de tous ses membres; elles les familiarisent avec le processus d'assemblée délibérante et le travail de groupe. Les réunions, aux trois paliers local, régional et provincial, deviennent des écoles d'information et de formation individuelle et sociale. L'Aféas est fière d'initier une multitude de militantes dans différents organismes. Elle prépare aussi des dirigeantes chevronnées pour les conseils municipaux, les commissions scolaires, les comités d'école, etc.; pour les conseils régionaux dans les domaines de la santé, des services sociaux, de l'éducation, etc.; pour des conseils paragouvernementaux, tels le C.S.E. (Conseil supérieur de l'éducation), le C.S.F. (Conseil du statut de la femme), et le Conseil de la Protection du Consommateur; pour des comités de l'O.N.U. et d'autres organismes.

L'Aféas comme corps intermédiaire féminin est le porte-parole de 36,000 femmes. C'est un mouvement de promotion féminine inspiré par la pensée sociale chrétienne, et équilibré par ce souci de la collectivité, de la qualité de la vie, de la justice sociale. Son champ d'action est vaste comme les préoccupations de la femme au foyer, au travail, et engagée dans la société.

## Projets de recherche

En plus de ces programmes mensuels d'étude et d'action dans ses 600 cercles, l'Aféas entreprend des recherches d'envergure qui expriment les besoins des membres ou sont inspirées par des consultations gouvernementales et administratives: mémoires aux commissions

parlementaires, aux Conseils paragouvernementaux. La récente recherche sur "*La Femme collaboratrice du mari dans une entreprise à but lucratif*" fut remarquable. Elle a dévoilé une situation d'injustice envers cette catégorie de femmes (3.8% de la main-d'oeuvre canadienne) qui n'a aucun statut économique et social. Cette vaste enquête fut réalisée avec l'aide de centaines de nos membres qui ont pu nous aider à "lister" ces femmes et à leur faire parvenir des questionnaires pour cerner et définir scientifiquement leur portrait type. Ce rapport a été présenté officiellement aux autorités et au public le 22 septembre 1976. Depuis, un comité conjoint A.F.E.A.S. -C.S.F. (Conseil du statut de la femme) a été formé et travaille en étroite collaboration avec plusieurs organismes: il a le mandat de réaliser les recommandations du document.

Cette année, une autre recherche d'envergure provinciale se terminera: "*Notre histoire des Femmes du Québec.*" Des centaines de cercles, avec une spécialiste, Michèle Jean, professeur et historienne, et nos dirigeantes, ont entrepris de découvrir les femmes qui ont marqué et influencé leur collectivité mais qui n'ont pas leur biographie dans l'histoire officielle. Il s'agit de recueillir et de conserver, pendant qu'il en est encore temps, les richesses de ces personnages. Avant qu'on nous reproche le gaspillage et l'ignorance de notre patrimoine, nous voulons compléter à notre façon l'histoire qui a été vécue aussi par la moitié du monde, le monde féminin. Nous ne pouvons pas encore évaluer l'ampleur de cette démarche qui, nous le souhaitons, servira à la communauté locale et régionale et aux institutions préposées à l'histoire et à la conservation du patrimoine. D'autres projets se précisent afin que l'Aféas perpétue cette présence!

## Les défis et l'avenir

Demain, l'Aféas devra continuer de s'affirmer comme une association d'éducation, de formation et d'autoformation; comme un tremplin d'engagement, et comme corps intermédiaire. Cette précieuse contribution se fera à l'intérieur de cinq centres d'intérêt d'étude et d'action: l'éducation, la famille, les communications, l'économie et la politique.

Pour faire face à son avenir, l'Aféas doit s'adapter à de nouvelles situations à l'intérieur et à l'extérieur du mouvement. On déplore, d'une façon accentuée, le manque de disponibilité chez un plus grand nombre de femmes qui doivent poursuivre un travail à l'extérieur ou y retournent, une absence de motivation au bénévolat, une inflation qui gruge l'autofinancement, l'hésitation à s'engager à long terme, le pluralisme des valeurs qui rend difficile le dénominateur commun et le consensus. Il faut relever le défi du rajeunissement du leadership et affronter le problème de l'équilibre à réaliser entre une promotion féminine et cette vague de féminisme! Il y a aussi l'ignorance, par la femme elle-même et par les structures, de la situation de la femme de 40 ans (âge moyen de nos membres), très souvent femme au foyer sans statut social et économique. Elle est généralement moins scolarisée, et pourtant on est très parcimonieux pour elle à l'Education permanente, parce qu'elle est "non rentable"! Sa réinsertion au marché du travail est difficile, souvent même si elle possède une formation collégiale et universitaire: elle doit se recycler pour répondre aux exigences syndicales, professionnelles et autres. Elle pratique peu de sport; sa condition physique est généralement minable. Elle est passive vis-à-vis les média, qu'elle consomme beaucoup. Elle se sent étrangère aux rouages administratifs, économiques et politiques.

Les associations féminines ont-elles un avenir assuré? Je rêve personnellement du jour où elles ne seront plus nécessaires, ni indispensables, à la femme et à la société! Je rêve du moment où nous n'aurons plus à lutter, hommes ou femmes, pour l'égalité des personnes et des sexes; où nous jouirons du respect mutuel dans nos différences et notre complémentarité.

En attendant, ... avec la capacité d'adaptation qui la caractérise, l'Aféas répondra aux besoins changeants, aux nouvelles exigences de la femme et de la collectivité.

# Le Juge et l'Assassin

- un film sur l'amitié trahie

par Jean-René Ethier\*

Ce diable de Tavernier! N'est-il pas en train de bousculer le cinéma lui-même?...

Trois films seulement depuis trois ans, mais trois réussites incontestables. D'abord *L'Horloger de Saint-Paul* (qu'aucune compagnie canadienne n'a encore acheté... Plus précisément: le film est bel et bien parvenu au Québec, mais, faute de droits, il a dû s'en retourner bredouille en France! Oh! commerce qui fait la pluie et le beau temps!). Puis, *Que la Fête commence* que le petit écran de Radio-Québec a eu l'heur d'afficher un dimanche soir de décembre dernier. Soit dit en passant: c'est bien l'un des très rares canaux de télévision à nous fournir des visionnements sans aucune coupure ni commanditaire... Enfin, *Le Juge et l'Assassin* qui tient encore l'affiche au cinéma Ellysée.

Trois films... et déjà la consécration. Le cas Tavernier. Car, c'en devient un! La preuve, c'est qu'il dérouté les critiques en les subjuguant. Pour les uns, Tavernier est un iconoclaste, qui fait flèche de tout bois, lance des grands coups de boutoir, met les pieds dans les plats avec une fougue joyeuse, brasse le réel et la "fiente" à pleines mains, télescope l'Histoire sans se soucier de l'anachronisme, secoue le cocotier du conformisme, retourne les préjugés comme un gant, éclabousse tout de son humeur libératrice, déverse des douches écossaises, en un mot, se balance de tout avec une désinvolture qui secoue en charmant (1).

D'autres diront que c'est un violent atteint de délire mélancolique comme son personnage de l'assassin dans son dernier film, que c'est le cinéaste du remue-ménage qui a une façon bien à lui de dénoncer l'ignominie (2). Pour d'autres, Tavernier, au milieu d'un cinéma trop souvent accusé d'être à côté des grandes mutations de notre société, montre pour une fois où le bât blesse véritablement (3). Enfin, que Tavernier a du nez, qu'il renifle avec volupté les senteurs de la province et flaire en bon limier les coulisses de l'événement piquant (4). Que son dernier film, par exemple — et ce n'est pas un moindre jugement puisqu'il est de Joseph Losey lui-même! — est original, lyrique et imposant... (5).

Bref, autant de jugements qui, de toute façon, mettent notre bonhomme au pinacle des têtes d'affiches!

## Qui est Tavernier?

Mais, qui est exactement ce Bertrand Tavernier, nom nouveau *ès monde cinématographique*, et que dit-il, surtout de lui-même? Attardons-nous un peu, ici, car c'est cet *ici* qui va expliquer le *cela* de tout à l'heure.

Touche à tout, Tavernier a voulu avoir l'intelligence d'abord de *mûrir* avant de se lancer. Soulignons au passage, sans volonté de moralisme, la modestie, la prudence scandaleuse et la sagesse polissonne de quelqu'un qui, dans notre monde où le *show-business* mordille puis engloutit tant d'étoiles qu'il s'amuse à *faire naître*, préfère ne pas se pavaner trop vite sur la scène de la

publicité.

Aujourd'hui, Tavernier a 34 ans. Il a commencé par faire gentiment son école jusqu'à terme, même si tout ne tournait pas rond dans son propre monde éducatif. Ensuite, il fait du Droit pendant deux ans, s'inscrit en propédeutique, où, entre-temps, il se passionne pour le cinéma, en place et lieu de ski, de motoneige, de hockey ou de sports farfelus ou multipliés (chacun ses goûts, n'est-ce pas?). Une occasion se présente: il est stagiaire (6) à *Léon Morin, prêtre* (le film faussement scandaleux qui a lancé Jean-Paul Belmondo, on s'en souvient?). Enfin, chargé de presse pendant des années, il travaille pour différents cinéastes, c'est-à-dire qu'il fait la sale besogne. Mais, il regarde, il scrute, il pense, prend des notes et des résolutions, se risque enfin dans un petit texte sur Claude Sautet, dans *Cinéma 60*. A 22 ans, il avait été sollicité pour faire deux petits sketches qu'il juge aujourd'hui ratés. Fait de la critique cinématographique, comme ça, à gauche et à droite, timidement, devient scénariste de *Coplan ouvre le feu à Mexico* et de *Capitaine Singrig* (rien pour le faire remarquer), collabore à la collection 10/18 sur le Western. Détails peut-être superflus, mais qui devraient rassurer tant de nos jeunes, avides d'aller trop vite, et qui, surtout, caractérisent notre homme: c'est un *chercheur de détails*...

C'est là la première caractéristique des films de Tavernier: ils sont tous à base de recherches intenses et objectives.

Pour ses trois films, Tavernier est toujours parti d'un fait divers qu'il déploie en

\* L'auteur, prêtre, animateur culturel et critique cinématographique dans diverses revues depuis 20 ans, est actuellement professeur de littérature française au Séminaire du Verbe Divin, à Granby.

1. Inspiré de Claude Beylie, *Ecran*, no. 46.  
2. Jean-Luc Douin, *Télérama*, no. 1365.  
3. H. Ch., *Nouvelles Littéraires*, 26 février 1976.  
4. Michel Flacon, *Le Point*, no. 181, 8 mars 1976.  
5. *Le Point*, 8 mars 1976.

6. Un stagiaire, dans les studios de cinéma, est une personne qui "assiste" aux prises de vue, en rendant souvent — et le plus souvent gratuitement — des services techniques qui ne demandent aucune spécialisation.

un éventail multiforme qui le dépasse. Comme Mauriac a fait, par exemple, avec *Thérèse Desqueroix*, transformant la réalité en acte d'art.

Dans *Le Juge et l'assassin*, le fait divers est celui-ci: En mai 1893, un ex-sergent réformé (donc un peu... mal emboîté dans la vie militaire) répondant au nom de Joseph Bouvier (Vacher, dans le film) tire sur Louise Lesueur qu'il poursuivait de ses assiduités. Il rate son coup et tente de se suicider. Ce qu'il rate également. Interné, mais condamné à vivre avec deux balles dans la tête, il sort de l'asile de Bole et traverse toute la France à pied, en vagabond qui s'organise, dans ses pérégrinations, incognito, pour isoler des petits bergers et des petites bergères qu'il assaille ensuite, profane et tue. A la fureur de toute la police française qui n'arrive pas à mettre le grappin sur lui. Lui, souffrant de ce que la psychanalyse, aujourd'hui qu'elle y voit plus clair, caractériserait de délire religieux, prie fort, invente ses pardons, en se croyant missionnaire répressif pour réveiller la France écrasée, prétend-t-il, par l'injustice. On voit que rien n'est tellement nouveau sous le soleil!

C'est avec cette pâture que Tavernier commence son scénario auquel il songeait déjà dès *l'Horloger de Saint-Paul*: il fouille les bibliothèques pour retrouver les journaux du temps, note les noms, les lieux (qu'il modifiera évidemment dans son film), fixe les photographies de ses futurs héros, fait des jeux de patience qui n'appartiennent qu'aux enragés de précision ou de pointillisme. Ainsi, avait-il retrouvé la partition méconnue de Philippe d'Orléans qu'il utilisera comme toile musicale de fond du film *Que la Fête commence*: chose assez saugrenue... que le héros du film ait composé lui-même, 250 ans à l'avance, la musique du film dont il est le héros!

## Chasseur du quotidien

L'acte d'art étant avant tout un acte d'organisation des matériaux, Tavernier manipule le tout avec sa propre conception du cinéma. Ne retenons que le plus important de ce qu'il a confessé publiquement lui-même. Attaché aux "sources" dont il est un pourchasseur obstiné, ce n'est pas pour les reproduire qu'il s'en préoccupe, c'est pour tenter de saisir et de restituer les poulx des événements ou des siècles qu'il veut mettre sur l'écran. Ce qu'il tente: re-crée la vie à partir d'elle-même. Conception toute classique de l'art. Il dénonce, par exemple, féroce, ceux qui, pour faire "historique", s'appliquent à copier, pour leur image cinématographique, l'allure et la plasticité des peintres anciens. Ce qu'il prône, lui, c'est de retrouver le principe pictural des maîtres de l'époque (le coloris, par exemple: bleu-froid pour les châteaux; jaune-ocre pour les rues, noir-blanc pour la Bretagne, etc...) et d'y ajouter le souffle, le rythme, le mouvement même de la vie, re-vécue en quelque sorte, au moment du

tournage. Il préfère le son direct, il voudrait que la scène tournée fut la scène vécue dans le temps historique, mais avec une caméra anachronique.

Il ne dirige pas les acteurs sur le plateau: il cause avec eux, en dînant avant les tournages, leur expliquant ce qu'il attend d'eux. Puis, il les laisse à leur liberté, à leur spontanéité, pensant ainsi qu'il va les décontracter, leur enlever la peur morbide de la caméra, évacuer leur terreur même. Ainsi, avoue-t-il, il apprend plus d'EUX qu'il ne leur en montre.

Il ne cherche pas à "tourner" d'une manière culturelle, surtout s'il s'agit d'un film historique: il tente, au contraire, de se reporter dans le quotidien du temps, cherchant à mettre les comédiens à la place des gens d'époque et leur faisant faire les gestes comme on les faisait dans le temps, et sans doute, comme on les fait quotidiennement de tous temps! Il pense et crée alors sur place: la moindre observation lui donne une idée qu'il intercale dans la séquence à tourner. Il accommode le quotidien d'aujourd'hui au quotidien ancien. C'est sans doute la raison pour laquelle ses films sont si passionnants à regarder et qu'ils donnent l'allure non pas d'être des reconstitutions, mais l'image même de la vie qui nous rejoint tout de suite. Alors, tous les tournages de ses films deviennent des aventures humaines extraordinaires dont tout le monde se retire avec une infinie tristesse. Car, ils viennent de vivre intensément l'amitié elle-même. Puis après, au montage, Tavernier rage, exécère, s'exaspère, doute de lui-même, s'angoisse: indice d'un insatisfait qui cherche toujours à s'améliorer. Condition, bien sûr, du progrès. Enfin, il avoue avoir beaucoup appris du cinéma québécois, des Perreault, des Brault, des Arcand, des Groulx, qu'il juge comme des cinéastes parmi les plus grands du monde, de même qu'il emprunte beaucoup aux mises en scène des Vilar, des Renoir, des Paluchon.

Ce qui, pour sûr, en fera sourire certains... qui ont, du cinéma canadien, une opinion bien particulière...

Or, le succès de Tavernier est là. C'est que l'osmose s'est produite. On comprend alors que bien des critiques et des spectateurs, médusés quand même, ne savent pas trop où placer le secret de la réussite de Tavernier. Mais, est-il nécessaire de savoir le secret des choses pour les aimer?

*Baroque*, il va sans dire, est le mot qui conviendra le mieux au cinéma de Tavernier. Et Victor Hugo en applaudirait d'aise. Oui, un baroque fait de prouesses, d'audaces qui donnent le change du nouveau, et qui font éclat. Baroque, qui dans le jaillissement de tous les éléments qui s'entrecroisent dans son cinéma et qui donnent l'impression de vie folle, authentique, précise, violente et lyrique. Baroque qui repose, sans doute, du classicisme souvent froid des Bergman, des Bresson, des Rohmer. Baroque qui se distingue de celui des Visconti, des Fellini, plus systématiquement encore, plus distillé, plus minutieusement calculé.

Mais ce baroque est aussi la faiblesse de l'art nouveau de Tavernier où sa caméra est

plus fouineuse que prudente, plus envoûtante que convainquante. Elle demeure, malgré sa virtuosité, inaccomplie.

Et c'est là qu'apparaît, somme toute, la grande équivoque de son dernier film *Le Juge et l'assassin*, moins maîtrisé, à notre avis, que *Que la Fête commence*. Tavernier veut trop dire ou trop montrer: son propos devient ambigu. Il brouille la piste et, en rendant l'exégèse de ses films difficiles, risque de laisser son spectateur passer à côté du sens véritable de ses films. Nous avons dénoncé, par exemple, (7) l'équivoque de *Que la Fête commence* où l'on a vu un réquisitoire socio-politique alors que c'est de bien d'autre chose qu'il s'agit. La même équivoque n'est pas levée avec *Le Juge et l'assassin*.

## Un horloger

Car, l'oeuvre et l'intention de Tavernier ne sont pas celles d'un réquisitoire social. Tavernier est un horloger qui tente d'ajuster continuellement la mécanique de plus en plus compliquée de ses films, à cause de la multiplicité des éléments qu'il y introduit, dans son désir obstiné de restituer la vie totale, complète. L'art est un choix, qu'on le veuille ou non. Cela, Racine l'avait compris tout de suite. A trop embrasser, on risque d'être indre. Ceux qui reprochent à Tavernier sa fumisterie bloquent justement sur cet aspect: on l'accuse d'infléchir l'Histoire à son interprétation, à lui. De la profaner, en tout cas, en s'attardant à des détails sordides ou inutiles. Par ailleurs, ses films plaisent là où, justement, il rend l'Histoire présente à notre propre quotidien à nous. Là où il rend l'Histoire au présent (et n'est-ce pas là la revendication actuelle des professeurs d'Histoire de faire comprendre l'Histoire aux enfants en l'actualisant dans l'observation concrète des événements actuels, partant d'eux pour remonter à ceux plus lointains... et dits "historiques"?).

Ainsi, ce que presque tout le monde a retenu du *Juge et de l'assassin*, c'est la petite ligne écrite en bleu, tout à la fin du film, où il est dit: "*Et pendant ce temps* (entendez le temps où le juge s'occupe de faire guillotiner un pauvre homme qu'il reconnaît malade mental) *40 enfants périssaient dans une mine, faute de précautions prises par l'Etat.*" De là, à faire du *Juge et de l'assassin* un nouveau réquisitoire contre l'Etat dans l'épineuse question des conflits syndicaux, il n'y a qu'un pas que les défenseurs prolétariens ont vite franchi...

Curieux, cependant, que personne n'aurait désiré qu'une autre petite ligne fût écrite à ce moment-là et qui aurait pu se lire comme suit: "*Et pendant ce temps d'aujourd'hui, on continue de prôner la mort de foetus d'enfants pas encore nés...*" Vous direz: la question n'est pas là. Et vous aurez raison. Car, c'est ailleurs qu'il faut chercher le sens profond et nouveau des films de Tavernier.

Ce qui, à notre avis, fait la force, la nouveauté et la valeur du cinéma de Tavernier, c'est qu'il est le premier à *poser des rapports nouveaux, insolites et profonds entre ses personnages*. Des rapports que le mon-

7. cf. Notre analyse, dans *Relations*, février 1976, p. 57.

de pense, vit et n'ose pas avouer, sinon par la tricherie souvent mielleuse des cinémas de pacotille ou de faussement brillants. En d'autres mots: Tavernier, Rimbaud nouveau, impétueux, fantasque même, désinvolte et génial, ose faire voir les choses telles qu'elles sont, dans le scandale des contradictions humaines. Il met, d'une manière nouvelle, l'âme, la ténébreuse âme humaine à nu.

Dans *l'Horloger de Saint-Paul*, c'est le rapport père-fils qui prend un sens nouveau. Car, ce père tranquille est un jour contraint de prendre position devant un fils qu'il croyait sans problèmes: il apprend tout d'un coup que ce fils vient de commettre un crime effrayant. Que va-t-il faire? S'esclaffer, condamner, se morfondre, accuser tous et chacun, la société, le gouvernement, les magasins d'armes, le monde idiot? Non: il essaie de trouver des raisons au geste de son enfant, en dépit de la source de guerre que tous les gens du quartier lui font, désormais. C'est ce bouleversant retour sur lui-même qui fait l'élément le plus émouvant et le plus tonifiant du film. Dans *Que la fête commence*, bien avant la prétendue revendication socio-politico-prolétarienne, c'est le rapport que le régent entretient avec son archevêque-ministre-cardinal et dévoyé Dubois: rapport jamais dit, mais perpétuellement mis en scène. Dans *Le Juge et l'assassin*, c'est encore un rapport humain qui fait le fond du film. Et ce rapport n'est pas banal, c'est celui d'un juge qui feint l'amitié pour un assassin qu'il sait tel, afin de lui arracher les aveux dont il a besoin pour fermer définitivement le dossier, conduire le condamné à l'échafaud et se donner du crédit pour de l'avancement dans une affaire où tous les autres ont échoué jusqu'à ce jour.

Ce n'est donc pas le système judiciaire qui est tellement mis en question ici: il a toujours été tel de tous les temps. Ce n'est pas non plus un réquisitoire pour condamner la peine de mort, comme certains souhaiteraient bien qu'il fut! C'est beaucoup plus profond que tout cela: c'est la nature du rapport humain lui-même qui est mis en cause: rapport problématique, inquiétant, obscur, inavouable parce que naïvement inconcevable... et dont va dépendre, évidemment, par la suite, le comportement des hommes dans leurs diverses situations existentielles. C'est tellement réconfortant de se masquer à soi-même ses propres vérités et de rejeter sur les autres — que ce soit l'Etat, l'Eglise, les structures sociales, les syndicats, les pauvres ou les riches eux-mêmes, — ses propres responsabilités! Et quand un système social, voire toute une mentalité générale, en arrive à penser ainsi, il va de soi que quelque chose ne peut plus tourner rond sur notre planète. Mais, qui ose, encore une fois, prendre ses vraies responsabilités, ne pas se disculper ou se soustraire sous le couvert de la loi ou des structures, et se frapper la poitrine, ne serait-ce qu'une fois pour dire: c'est moi, le fautif...?

D'abord, dans *Le Juge et l'assassin*, la première question à se poser (facile à élucider, il va de soi) est: qui du *juge* ou de

*l'assassin* est vraiment l'un ou l'autre? Mais c'est là une première exégèse trop aisée et déjà trop exploitée au cinéma. Témoins: les prostituées au grand coeur, les bandits sympathiques, la misère irresponsable des démunis, la canaillerie exclusive des hommes d'Etat et des riches. Mais la paresse des revendicateurs sociaux, la responsabilité personnelle des jeunes gens en colère, la rapacité des protestataires, etc., et cela toujours sans nuances, caricaturées à l'excès sous le beau prétexte de l'art ou de la complaisance?

Oui, le bon juge... qui cache sa maîtresse tout en ayant soin de lui faire la morale et de la sustenter chichement... le bon juge qui aime bien sa maman digne et inconsciente! Le bon juge qui porte le haut de forme avec panache et aplomb. Tout cela, c'est la bonne société du temps. En quoi le film de Tavernier serait-il tellement une reconstitution de cette société que tant de critiques ont aperçue? Puis, en parallèle, ce mauvais assassin qui mêle et ridiculise la religion... C'est déjà trop grossier: le public a déjà pris partie pour l'un contre l'autre, pour l'assassin contre le juge. Mais, pas pour les bonnes raisons. Pourquoi conduire à l'échafaud un malade? Donc, abolissons la peine de mort; vous voyez bien qu'elle est inhumaine! Quant au juge, voyez où en est l'appareil judiciaire: il est pourri. — Mais cela, c'est trop facile.

Voir ainsi, c'est à notre avis tout fausser et ne rien voir véritablement. C'est se laisser (agréablement) berné par la fascination d'images d'épinal splendides, gonflées par une panavision gigantesque, omni-enveloppante, soutenue par une musique habile qui manipule le sentiment en l'amenant à se gonfler au rythme des images savamment figuées; c'est se laisser prendre par la suggestion de la vie simultanée où les êtres vivent, non pas ensemble, mais en même temps. C'est se laisser bercer par une chanson de Caussimon qui donne le change à la suggestion de l'authenticité. Non: tous ces éléments multiples, qu'organise habilement Tavernier et qui provoquent la conviction du temps perdu enfin retrouvé! ne sont pas encore la vraie profondeur du film.

Tavernier le dit lui-même: un film échappé à son auteur.

## Un film percutant

Ce qui fait la valeur percutante du dernier film de Tavernier, c'est cette part de nous-mêmes qu'il réussit à démasquer: nos propres trahisons, et plus particulièrement, nos propres trahisons pour nos propres amis.

Car le film, il est d'abord là et avant tout: un juge joue le jeu de l'amitié avec son assassin pour l'amener à confesser, sous le signe de l'amitié, les détails dont le juge a absolument besoin pour établir la culpabilité définitive de son assassin et le conduire ainsi à la mort, après lui avoir promis, toujours par amitié, une certaine indemnité. Et ce rapport en dit long sur les trahisons du coeur humain. *Le Juge et l'assassin* est avant tout un film sur l'amitié trahie. Très précisément: sur les rapports d'amitié, feinte d'un côté, réelle

de l'autre), entre deux hommes qui jouent ainsi l'un avec l'autre. L'amitié devient, en ce film, le personnage fondamental, dont le jeu subtil va conduire à sa perte celui qui croyait en elle. Et le moment le plus émouvant du film, la parole la plus intolérable, n'est-elle pas celle de Galabru l'assassin quand il écrit au juge "*Mon juge, je peux bien faire cela pour vous*". Le cynisme du juge Noiret n'a d'égal pathétique que la sincérité de ce pauvre taré mais, pour qui compte encore la profondeur du coeur humain. Voilà en quoi *Le Juge et l'assassin* est un film nouveau, beau, lyrique et malgré certaines faiblesses, certaines surcharges, certains découpages techniques habiles, savamment orchestrés mais parfois touffus et trop elliptiques (ce qui accuse l'art inachevé de Tavernier, mais combien rempli d'une promesse justifiée), un film émouvant et neuf. Il y a dans le *Juge et l'assassin* une esthétique nouvelle qui pourrait bien consacrer Tavernier comme le premier et vrai Shakespeare du cinéma!

S'il comporte une inférence sociale (mais tout sujet d'art en implique autant!), c'est la mise en question urgente de certaines morales nouvelles qui circulent en faisant leur brin de chemin inquiétant: par exemple, que *la fin justifie les moyens* (pensons aux tables d'écoutes, aux dossiers "prétendument" confidentiels, aux manoeuvres de coulisses où les indemnités sont garanties aussi aisément qu'elles ne sont pas honorées.)

Continuer de voir le cinéma de Tavernier comme une oeuvre implacablement revendicatrice, c'est mal justifier son succès nouveau. Car la série des "Z" a déjà commencé à lasser le public avec ses revendications unilatéralement répétitives et assommantes.

La marque indélébile d'un génie véritable, c'est quand toutes ces choses déjà dites (rien de nouveau sous le soleil) sont cependant redites d'une nouvelle façon, ou que sont dites des choses nouvelles qui rejoignent vraiment le profond du coeur humain.

*Le Juge et l'assassin*, sous son foisonnement un peu touffu mais aguçant et assez bien maîtrisé, est un grand film parce qu'avant d'être une revendication sociale, un message percutant ou tonitruant, une reconstitution d'époque où le souci historique rejoint la préoccupation quotidienne de notre temps, c'est un film qui ose mettre le coeur humain à nu.

Il nous dit ce que tout le monde fait avec une conscience de plus en plus éteinte: trahir l'amitié... à tous les jours, comme ça. Aussi bien dans le commerce, l'industrie que dans les propos publics ou la vie personnelle. Or, si l'Evangile avait pourtant déjà proclamé que "le plus grand amour était de donner sa vie pour ses amis", *Le Juge et l'assassin* renverse la proposition et proclame que la pire vilenie, c'est l'amitié trahie.

Même le prix de sa tête ne saurait la justifier.

# “Pygmalion” : le TNM fête ses vingt-cinq ans

par Georges-Henri d'Auteuil

## Pygmalion

La science est souvent inhumaine et beaucoup de savants deviennent parfois des monstres d'égoïsme et de prétention. *Pygmalion* de Bernard Shaw nous en fournit une preuve nouvelle. Cette pièce nous apprend aussi qu'une personne humaine n'est pas un robot, qu'elle possède une âme et un cœur capable d'aimer et de souffrir. Ou encore que, sous le faux brillant d'un raffinement emprunté, une certaine société nage dans l'artificiel et une vaine médiocrité. Mais pourtant, que celui qu'on nomme prolétaire, violent accusateur d'un monde injuste qui l'opprime et l'exploite, arrive un jour à profiter des avantages, sûrement empoisonnés et pernicieux, de la bourgeoisie coupable et condamnée, il ne voudra pour rien au monde retourner à sa glorieuse misère.

Voilà des réflexions qui hantent notre esprit au spectacle que nous a présenté, pour les Fêtes, le Théâtre du Nouveau Monde, dans la traduction et adaptation déjà connue d'Eloi de Grandmont et la mise en scène de Jean-Louis Roux. C'est dire que le vieux socialiste Bernard Shaw, s'il frappe avec justesse certains vices de notre temps, admet parfois, dans les faits, ce qu'il vitupère en théorie. Il est bien obligé de reconnaître, comme beaucoup d'autres, qu'il n'y a rien de brutal comme un fait. N'empêche que les spectateurs de 1968 étaient bien heureux — comme ceux de 1976 — d'assister à la nouvelle performance et réussite-phonétique de Jean-Louis Roux avec la souillon Elise Lacroix de Monique Miller, hier de la rue Vitré, mais déménagée à la Pointe Saint-Charles, depuis la construction, en tranchée, de l'auto-route Ville-Marie. D'où une légère invraisemblance. On voit mal, en effet, Elise Lacroix quitter ses lointaines rues Mullins, Centre ou Charlevoix, pour venir essayer de vendre ses misérables fleurs sur le portique de Notre-Dame, à la Place d'Armes, après la messe de minuit, en pleine bourrasque de neige. Mais j'oublie qu'on est au théâtre...

D'ailleurs il n'est pas moins original de voir le linguiste Higgins, à la même heure, à la même place, sous la même neige, noter dans un petit carnet les fautes de langage de quelques curieux, bavassant sur le porche de l'église. C'est que Higgins est un savant, un mordu de la phonétique, sa seule passion, mais tenace.

Et c'est justement cette rencontre fortuite et même assez insolite entre Henri Higgins et Elise Lacroix qui va déclencher l'action de *Pygmalion*. En effet, le lendemain de cette nuit de Noël, la vendeuse de fleurs se présente chez le Dr Higgins pour recevoir des cours de diction. Elise brigue une place de vendeuse chez un fleuriste. Il lui faut d'abord châtier son langage. Et l'expérience commence, fascinante pour Higgins qui promet à Elise qu'avant trois mois elle parlera comme une duchesse (qu'est-ce que vient faire une duchesse à Montréal? je n'en sais rien).

Après des exercices nombreux, fastidieux et pénibles pour la “bouche molle” d'Elise, Higgins peut s'offrir le plaisir de présenter son phénomène (ou plutôt sa machine à parler) dans une grande réception au Ritz Carlton. Un triomphe! On proclame bien haut qu'Elise est une princesse hongroise qui parle un français impeccable, oubliée sur les “arpents de neige” de Voltaire. Higgins a beau dire qu'Elise est sortie de son trou de Pointe Saint-Charles et que, par son art, sa science, son génie, il l'a transformée de souillon en femme parfaite, on n'en croit rien. Peu lui importe. Pour lui, le jeu est terminé et c'est une complète réussite. Il n'aspire plus qu'à une chose: aller se coucher et dormir “sur son petit traversin de gloire”, comme Napoléon.

Et Elise, la laissée pour compte, que devient-elle dans tout cela? Arrachée de son milieu fruste et populaire, vendue par son clochard de père, manipulée, moulée, pétrie, sous la main implacable de Higgins, elle est devenue un joli bibelot d'art pour orner la console d'un salon. Et après? Elise n'accepte pas de n'être qu'un ornement de luxe. D'abord elle engueule le monstre d'égoïsme Higgins puis se sauve de lui. Alors, commencent les longues explications. Elles sont toujours longues, les explications de Bernard Shaw et pas toujours convaincantes. Pas assez pour Elise, en tout cas, qui abandonne Higgins à sa fatuité, son cynisme, sa solitude de vieux garçon mal élevé.

Une pièce gaie, drôle, sans doute, *Pygmalion*, mais cruelle aussi, et que l'on teigne, quand les lumières de la salle s'éteignent, avec un certain goût amer dans la bouche; et dans le cœur, une vague tristesse de constater une fois de plus que, souvent, “l'homme est un loup pour l'homme”.

De la première de 1968, seuls Jean-Louis Roux en Higgins et Monique Miller comme

Elise Lacroix sont de la distribution actuelle de *Pygmalion*, avec Victor Désy, le fidèle. Tous les autres personnages sont nouveaux. En fait, le professeur Higgins et son élève ou victime Elise forment le duo nécessaire de l'oeuvre, auxquels on peut adjoindre le “prolétaire” Alfred Lacroix dans deux scènes. Guy L'Ecuyer a été parfaitement adapté à ce rôle. Ce genre de personnage lui convient en tout point.

Sans doute Higgins est-il un fort mauvais coucheur, ce qu'on appelle une vraie tête de cochon, brutal, cassant, cynique, malappris et malgoulué; mais, à mon goût, son jeu était trop nerveux, excentrique, tapageur, criard même, donc un peu exagéré. Il faisait contraste avec la bonhomie souriante, le calme, la sympathie de Guy Hoffmann, son ami le colonel Le Picard, spécialiste lui aussi, mais dans les idiômes esquimaux. Monique Miller, comme d'habitude, a bien souligné son évolution de sagouine de Pointe Saint-Charles en grande dame de “la haute”. Jeu nuancé, sincère, senti dans toutes les nuances de son personnage. Je veux indiquer la pondération, la distinction, le bon sens de Charlotte Boisjoli, la mère de Henri Higgins, et aussi, comme secrétaire de ce dernier, le calme réfléchi et la parfaite correction de Madeleine Pageau.

Des diapositives et extraits de film ont aidé à faciliter les déplacements requis par l'intrigue.

## “Les vingt-cinq ans de TNM”

La Maison Leméac, à l'occasion des noces d'argent du Théâtre du Nouveau Monde, a publié sous le titre de “Les vingt-cinq ans du TNM” un recueil de textes, rassemblés par Jean-Guy Sabourin, dans un premier tome, et racontant l'histoire parfois mouvementée du TNM. Issus surtout de “*L'envers du Décor*”, journal publié par la Compagnie, que donc les habitués du théâtre connaissent bien, les textes réunis nous donnent un bon aperçu des activités de la troupe, des difficultés, succès et revers et de l'atmosphère qui règne dans l'équipe. Mais pour le fidèle du TNM, les textes qui relatent les rapports de la direction artistique et de la commission administrative sont les plus intéressants et revêtent pour lui une importance de premier ordre, car ils étaient jusqu'ici inconnus. Ouvrage d'une belle présentation qui fait honneur à la maison Leméac.

# INVENTER UNE NOUVELLE RACE

## *Le Déroulement* de Wilfrid Lemoine

par Gabrielle Poulin

**"Au fond, avec ces autres, j'ai toujours été seul. Comme aujourd'hui je suis seul sans les autres. Qu'est-ce qui a changé?"**

On a si souvent rapproché la fonction du romancier, homme ou femme, du phénomène naturel de la gestation et de l'enfantement que l'affirmation: "L'auteur considère son livre comme son enfant", est devenue un véritable cliché. Dans son dernier roman qu'il intitule *le Déroulement* (1), Wilfrid Lemoine, avec toute la puissance, la hardiesse et la désinvolture de l'écrivain expérimenté et du critique averti, redonne à la métaphore de la procréation littéraire son sérieux et sa fécondité.

Un long cordon mystérieux, continu et indivisible, — reproduit en rouge sur la maquette, — qui n'en finit plus de se dérouler, s'étend de la première à la dernière page du livre comme les feuilles enroulées autour du cylindre de la machine à écrire, comme le ruban noir sur lequel passent et s'inscrivent les pulsions vitales. Quels sont les deux êtres reliés par ce cordon? Une femelle et son rejeton? Un romancier et son livre? Aucune de ces naissances ne serait exceptionnelle. Wilfrid Lemoine a voulu associer son lecteur à la naissance étonnante qu'il raconte en l'invitant à suivre de très près les étapes d'une gestation aveugle et lucide, en même temps que douloureuse et exaltante.

### LIBERTÉ SURVEILLÉE

Comme dans beaucoup de romans québécois récents, il n'y a en réalité qu'un seul personnage dans *le Déroulement*, celui que j'ai coutume d'appeler le héros-narrateur-romancier. Ceux qui ont lu *le Funambule* (2) reconnaîtront d'emblée Sébastien, avant même qu'il ne se nomme au tournant d'une page. Un Sébastien assagi, grisonnant, qui a cessé de marcher sur le fil d'où il pouvait fuir et regarder de haut les au-

...t lui-même. Devenu sédentaire, presque anachorète, ce toujours-célibataire-de-quarante-et-un-ans s'est réfugié dans sa maison de montagne en compagnie de son chien qui lui sert de garde-corps et assure une présence vivante à ses côtés.

Peu à peu pourtant, d'autres personnages, répondant à l'appel de l'écrivain, viendront, pour l'espace de quelques heures, loger dans l'espace de son récit et de sa maison. A moins que ce rassemblement de ceux qui furent les amis du funambule ne soit tout à fait imaginaire. Seul devant sa machine à écrire, Sébastien se lance dans une aventure dont il prétend ignorer complètement où elle le conduira. Il s'agit pour lui de laisser se dérouler hors de lui-même le fil de son existence à partir du seul point qui soit actuellement en sa possession, celui de l'instant présent. Dès le début de son entreprise, il proclame sa volonté d'être disponible et fidèle à ce déroulement. Au caractère inédit et imprévisible de ce qui doit se produire pendant ce qu'il appelle travail, jeu et aventure, correspond également le refus d'une structure ou d'une forme préétablie. Le récit devra suivre la forme même de son déroulement. Jusqu'ici Lemoine ne s'écarte pas de la voie, ou plutôt de l'absence de voie, dans laquelle s'engagent à l'origine de chacun de leurs romans Victor-Lévy Beaulieu, Réjean Ducharme et Jean-Marie Poupart. Pourtant Sébastien prétend avec plus de solennité encore obéir sans tricherie à tous les mouvements venus du plus profond de lui-même, parce qu'il croit que seule cette sincérité totale, exigeante et impitoyable, est en mesure de lui faire découvrir sa propre vérité. Il faut avouer que, de prime abord, l'insistance même de Sébastien sur la pureté de ses intentions et de son projet paraît suspecte. Au fur et à mesure qu'il lit par-dessus l'épaule de Sébastien, le lecteur voit se confirmer ses soupçons quant à la prétendue imprévisibilité du récit et quant au refus d'organisation et de structuration de la forme. Quand il refermera le livre, il connaîtra très clairement que pas un instant l'auteur n'a perdu de vue le dénouement *inattendu* auquel son long déroulement conduisait, qu'il a organisé savamment sa recherche comme on prépare une battue, que partout il a posé et camouflé des pièges, qu'il a gardé l'oeil bien ouvert, l'oreille constamment tendue sur tous les mouvements et tous les souffles de cette proie qu'il a sournoisement, comme tous les chasseurs, cherché à séduire.

Lemoine qui, dans ce récit, prête sa voix, ses goûts, ses connaissances et, sans doute aussi, une partie de son expérience à Sébastien, est trop intelligent et trop habile pour qu'on puisse croire à la naïveté du héros. Le critique connaît trop bien les secrets et la complexité d'un genre littéraire aussi exigeant que le roman pour que son narrateur s'abandonne aveuglément au souffle de l'inspiration. C'est Sébastien qui écrit, soit! mais l'oeil bleu, rêveur et lucide de sa conscience romanesque précède, accompagne et suit à la trace les signes noirs des mots, les images qu'ils dessinent, les mouvements qu'ils commandent, le chemin qu'ils creusent. Le romancier voudrait bien s'effacer, disparaître complètement pour que Sébastien n'éprouve pas le poids de son pouvoir omniscient et despotique. Il ne reste à ce dieu créateur, devant le dilemme qui confronte la toute-puissance et la liberté qu'il souhaite laisser à son héros, que de s'incarner, pour voiler sa face, comme le Père éternel, en cet autre lui-même. Ainsi, revêtu d'une nouvelle nature, pourra-t-il accueillir l'esprit qui, en proclamant toujours la merveilleuse et secrète filiation, animera le texte qu'il écrit docilement "au nom du père, du fiston et de la colombe qui est au ciel" (p. 235).

### ABOLIR SA NAISSANCE

En réalité l'envie et la liberté d'écrire sont venues au narrateur à la suite d'un événement récent qu'il ne fait qu'évoquer dans la première partie de son roman: le suicide de Blanche. Jamais Sébastien n'a appelé sa mère "maman", comme s'il avait toujours nié la réalité de cette filiation. Pourtant ce n'est que le jour où il découvre le cadavre de Blanche, pendu par un drap de lit à la poutre latérale du balcon, que Sébastien se sent suffisamment affranchi pour pouvoir entreprendre le déroulement qui doit le conduire à naître enfin avec sa taille d'homme. Blanche était ce que tout autre que son fils eût pu appeler une mère indigne. Quant au père de Sébastien, le funambule a toujours nié son existence comme si Blanche eût conçu sans aide ce fils qu'elle a outrageusement choyé, aimé d'une façon tellement équivoque que toute la vie de Sébastien jusqu'à ce jour de la mort de sa mère n'a été qu'une fuite constante de "chère Blanche" et de l'univers qu'elle avait mis au monde pour lui en lui donnant naissance. Une fois rompu le fil qui retenait Blanche à la poutre du balcon et, comme un cordon ombilical jamais coupé, à son fils qui n'avait pu entrer en con-

1. Wilfrid, Lemoine, *Le Déroulement*. Coll. "Roman québécois". Montréal, Leméac, 1976, 317 pp.  
2. Wilfrid Lemoine, *Le Funambule*. "Poche canadien". Montréal, Cercle du Livre de France, 1968, 169 pp.

tact avec le monde qu'attaché à cette laisse sur laquelle il devait marcher, comme un funambule, pour ne pas retomber dans le néant, Sébastien se rend compte qu'il doit tout recommencer, qu'il lui faut renaître s'il veut vraiment savoir ce que c'est que vivre. Avec la mort de Blanche meurt le fils-de-Blanche, est abolie l'heure de la naissance de Sébastien qui rentre, sinon dans le néant du moins dans les ténèbres prénatales. Mais Sébastien, pourtant, doit bien admettre qu'il existe et qu'un étrange cordon le relie mystérieusement à un être qu'il ne connaît pas.

## RENAITRE EN DONNANT LA VIE

Dans les femmes qu'il a rencontrées au cours de son existence, Sébastien a toujours cru reconnaître à un moment ou l'autre le visage et les mains possessives de Blanche. Pour cette raison aucune femme, pas même Clo, n'a pu le retenir bien longtemps. Aussi se croyait-il bien malin et se réjouissait-il de déjouer les pièges tendus. En réalité, c'est Blanche qui, même de loin, veillait jalousement sur son rejeton. Au lendemain de la mort de sa mère, Sébastien éprouve un tel sentiment de libération qu'il est prêt à se pencher sans angoisse sur ces quarante années qui ne lui ont pas appartenu, non pas pour retrouver dans toute leur force les liens qui l'unissaient à sa mère, mais pour se connaître enfin tel qu'il est. Il écrit, écrit sans cesse comme s'il espérait voir apparaître au bout de son récit la clef de l'énigme qu'il est à lui-même.

Sa première démarche en est une de rejet vis-à-vis d'un univers, d'une race, d'une société, voire d'une nation, qu'il juge aliénés comme si la mère despotique, qu'elle s'appelle l'Eglise ou la civilisation gréco-romaine ou même la France, avait tenu en sujétion ce fils d'outre-Atlantique pour l'empêcher de suivre son destin de nord-américain mâle. Blanche, qui essayait de perpétuer sa jeunesse sur les bords de la Méditerranée, a toujours su garder le visage de son fils tourné vers cette face ridée du monde. Elle n'a pu toutefois empêcher que le funambule ne se sente instinctivement attiré vers Johnny, le beau et jeune mulâtre martiniquais, comme s'il avait découvert une étrange fraternité avec l'Amérique à travers ce miroir qui lui renvoyait sa propre image de nègre blanc.

L'on peut se demander d'ailleurs si Johnny le mulâtre n'a jamais été pour Sébastien autre chose que l'incarnation imaginaire d'un rêve d'affranchissement vis-à-vis de Blanche dont le nom même semblait accaparer, exprimer et contenir la race-mère indigne. Au terme des jours de gestation pendant lesquels Sébastien prépare son oeuvre, l'être qui apparaîtra sur le seuil de sa maison aura le visage sombre et lumineux de Johnny. La longue nuit de Sébastien lui aura permis d'enfanter cet autre lui-même comme un double doué d'une jeunesse indestructible. Du même coup il se sera donné à lui-même le père qui lui a toujours manqué et que Blanche avait rayé de leur existence à tous deux. Rejeter la maternité

au profit de la paternité, c'est finalement la réussite de Sébastien qui, se donnant un fils qui est lui-même, se donne également un père qui est encore lui-même: "Au nom du père, du fiston et de la colombe, — entendez Blanche, — qui est" remontée au ciel."

Même si le roman de Wilfrid Lemoine semble se rapprocher des oeuvres des romanciers québécois de la jeune génération, il s'en distingue par la rigueur même de sa structure linéaire qui emprunte seulement les apparences du laisser-aller et de la souplesse. Le cordon, qui relie toutes les parties entre elles du point de départ au dénouement, à la flexibilité, mais également toute la nécessité rigide du cordon ombilical. De plus, tout en prenant beaucoup de libertés avec la syntaxe, Lemoine est incapable de se dégager de cette langue française *maternelle*, la langue de Blanche justement, qui fait de son écriture une matière dans laquelle les Québécois, même ceux qui rejettent le joulal, ne se reconnaissent pas volontiers. Lemoine a-t-il voulu par ce recours à des expressions françaises indiquer le degré d'aliénation de son personnage? Je ne le crois pas: la fin du volume qui correspond à la libération de Sébastien n'entraîne pas le retour à la langue du cru. Si le joulal fait son apparition au cours du roman, il constitue alors une sorte de catharsis temporaire qui ne donnera pas les résultats escomptés. Quand Sébastien écrit: "Le joulal m'écoeure", on comprend que, derrière lui, souffle l'esprit de Lemoine qui ne saurait s'incarner que dans le verbe français. J'avoue que, pour ma part, je trouve dommage que le français tel que le parlent les Québécois n'ait pas censuré la langue du brillant interviewer de Radio-Canada et ne lui ait pas fait rayer de son vocabulaire les multiples: "c'est con", "déconner", "connerie", "j'en ai marre", "bourgeois moche", "merde", "partouze" "oh! que non!", "bouffer", etc.

En dépit de ce que je considère comme une faiblesse, le roman de Lemoine présente une richesse et une profondeur indéniables. La fiction se greffe sur la réalité actuelle et distrait à peine le lecteur des grands problèmes politiques, culturels, sociaux et même, indirectement, linguistiques qui confrontent le Québécois "cultivé," — et tous les Québécois se cultivent depuis la Révolution tranquille, — des années '70. L'insistance sur l'actualité, les essais de dissertation, par ailleurs, menacent par moments de dessécher le courant de vie. J'imagine que si les hommes enfantaient, leur esprit chercherait à prendre le pas sur le travail du corps. Conception virginale que celle du père qui donne naissance au fils, dans laquelle le calcul des intérêts composés a plus d'importance que l'obscur intuition des mères. Reste à savoir si les relations que Sébastien entretiendra avec son fils ne seront pas entachées du même vice que celles de "chère Blanche" et de Sébastien. En attendant, le père et l'enfant se portent bien. L'auteur peut avoir confiance, son roman est viable.

Le 30 novembre 1976.

# COLLÈGE JEAN-DE-BRÉBEUF

(cours collégial)

- Collège reconnu d'intérêt public
- Collège mixte-résidence pour étudiants seulement
- Bourses d'études possibles

## PROGRAMME:

Le cours collégial (diplôme d'études collégiales — secteur général)

COURS PRÉPARANT À  
TOUS LES PROGRAMMES  
UNIVERSITAIRES:

- 1- Sciences de la santé
- 2- Sciences pures et appliquées
- 3- Sciences humaines et sciences de l'administration
- 4- Arts plastiques (programme exhaustif)
- 5- Lettres, langues modernes et théâtre

ADMISSION  
POUR SEPTEMBRE 1977

Date limite: 1er mars 1977

## RENSEIGNEMENTS:

BUREAU DES ADMISSIONS

Cours collégial  
3200, chemin Sainte-Catherine  
Montréal H3T 1C1

Tél.: 342-1320 poste 337 ou 262

(Le Collège offre aussi un cours  
secondaire complet de cinq ans)

# Collection Croire Aujourd'hui

Chaque volume fournit une brève et riche documentation sur un sujet important pour notre foi aujourd'hui.

Les ouvrages de cette collection peuvent servir à la lecture personnelle, alimenter les discussions des groupes de travail et les assemblées du mouvement charismatique.

NOUVEAU PRIX: \$3.95 (par la poste \$4.50)

Veillez me faire parvenir les ouvrages suivants :

- ..... **L'Eucharistie**  
par J. BACIOCCHI et H. VERDIER, 134 pages
- ..... **La Résurrection du Christ**  
par PIERRE GIBERT, 106 pages
- ..... **Un pouvoir pas comme les autres**  
par A. SANTANER, 125 pages
- ..... **Revoir nos idées sur Dieu**  
par HENRI BOURGEOIS, 134 pages
- ..... **Dieu : Père, Fils, Esprit**  
par PAUL AUBIN, 109 pages
- ..... **En quel Dieu croyons-nous ?**  
par ELISABETH GERMAIN, 109 pages
- ..... **Une prière pour aujourd'hui**  
par DOMINIQUE BERTRAND, 131 pages
- ..... **Voici l'homme**  
par FRANÇOIS PARTOÉS, 109 pages
- ..... **L'espérance et l'espoir**  
par ROBERTO VIOLA, 97 pages
- ..... **Les premiers chrétiens découvrent Pierre**  
par PIERRE GIBERT, 108 pages
- ..... **Comment la Bible a été écrite**  
par MICHEL LESTIENNE, 121 pages
- ..... **L'oraison au-delà des méthodes**  
par MARCEL DOMERGUE, 97 pages
- ..... **Au Christ inconnu**  
par MAURICE BELLET, 106 pages
- ..... **Les jeunes, l'avenir et la foi**  
par JEAN-FRANÇOIS SIX, 133 pages

Nous assumons les frais de port de toute commande payée d'avance

Nom .....

Adresse .....

..... code postal.....

Chez votre libraire ou aux

**Éditions Bellarmin**  
8100, boul. Saint-Laurent  
Montréal  
H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541